

CONTINUITÉ

AUTOMNE 2017 — N° 154 — 9 \$ — DEPUIS 1982

DOSSIER SPÉCIAL

Patrimoine funéraire
Ode à la vie



ACTION
PATRIMOINE





© Centre de conservation du Québec

Centre de conservation du Québec

Une expertise unique au service du patrimoine

Service de diagnostic, de restauration et de formation

Métal-pierre | Textiles | Sculptures | Peintures
Bois et meubles | Documents et livres
Objets archéologiques ou ethnologiques
Monuments patrimoniaux | Éléments architecturaux

418.643.7001
www.ccq.gouv.qc.ca



ENSEMBLE 
on fait avancer le Québec

Québec 

CONTINUITÉ

AUTOMNE 2017 N° 154

Le magazine **Continuité** est un trimestriel publié par les Éditions Continuité inc. Fondé en 1982 par le Conseil des monuments et sites du Québec (aujourd'hui Action patrimoine), **Continuité** bénéficie de l'appui d'Action patrimoine, du Conseil des arts et des lettres du Québec, du Service de la culture de la Ville de Québec et de la Fondation québécoise du patrimoine. Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques, qui relève de Patrimoine canadien.

Continuité est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP) et il est répertorié dans Repère. Les anciens numéros de **Continuité** sont disponibles en ligne à l'adresse erudit.org.

Abonnement (4 numéros par année)

36,79 \$ pour 1 an — 68,99 \$ pour 2 ans

Contactez-nous au 514 397-8670 ou à abonnement@sodep.qc.ca

Conseil d'administration : Guy Drouin (président), France Rémillard (vice-présidente), Louise Mercier, Martin Imbeault et Éliane Trottier

Comité de rédaction : Marie-Josée Deschênes, Patrice Groulx, Pierre Lahoud, Louise Mercier, Mélanie St-Hilaire, François Varin et Émilie Vézina-Doré

Rédactrice en chef : Josiane Ouellet

Rédaction et révision : Biendit

Correction d'épreuves : Annie Paré

Graphisme : Lydie Colaye

Grille graphique : Jean-François Proulx

Publicité : Yves Vallières

Service des abonnements : SODEP

Comptabilité : Guillaume Daguet

Numérisation : Langis Clavet

Impression : Deschamps Impression

Distribution postale : Les Ateliers TAQ

Vente en kiosque : Messageries Dynamiques



Correspondance :

Éditions Continuité — 82, Grande Allée Ouest, Québec (Québec) G1R 2G6

418 647-4525 — continuite@magazinecontinuite.qc.ca — magazinecontinuite.com

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives du Canada

ISSN-0714-9476 / ISBN 978-2-922527-54-4

Toute reproduction ou adaptation est interdite sans l'autorisation de **Continuité**.

Poste publications n° 0040010902

Port payé à Québec

Les opinions exprimées n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Les titres, chapeaux, sous-titres, intertitres, légendes et le choix des illustrations sont généralement de la rédaction. Le générique masculin est employé dans le seul souci d'alléger le texte.

Le magazine **Continuité** n'est pas responsable de la qualité des services offerts par les entreprises qui s'annoncent dans ses pages.

ACTION
PATRIMOINE



Conseil
des arts
et des lettres
du Québec



FONDATION QUÉBÉCOISE
du patrimoine



Page couverture : Monument du cimetière Notre-Dame-des-Neiges, à Montréal

Photo : Guillaume D. Cyr

Sommaire

5 BILLET

Josiane Ouellet

7 NOUVELLES

10 COUP DE CŒUR

Le nouveau gardien du fort

Louise Pothier

14 CONSERVATION

Antiquité sous enquête

Jean Dendy

17 ARRÊT SUR IMAGE

L'art de faire un tabac

Pierre Lahoud



40 COLLECTION

Cartes mémoire

Laurent Busseau

42 INTERNATIONAL

Beyrouth

Construire en oubliant le passé

Émilie Vézina-Doré

46 PUBLICATIONS

48 POINT DE MIRE

Formation en patrimoine

Un avenir à bâtir



19 DOSSIER SPÉCIAL PATRIMOINE FUNÉRAIRE

20 UN RICHE HÉRITAGE

Messages de l'au-delà

Brigitte Trudel

24 ENJEUX

Pas de repos pour les cimetières

Jeanne Corriveau

30 SUR LE TERRAIN

À la vie, à la mort

Valérie Gaudreau

34 VISITE GUIDÉE

Jardins de mémoire

Nicole Beaulieu



SUR LE WEB

Le cimetière, jardin d'archives et d'histoire

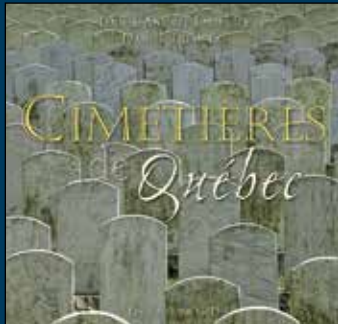
Michel Lessard

Québec pour les immigrants

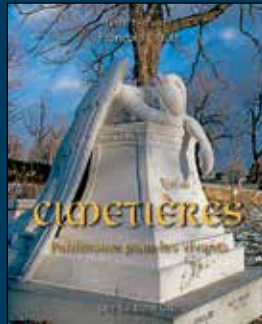
Josiane Ouellet



328 pages • ISBN 978-2-89634-341-6 • 34,95 \$



124 pages • ISBN 978-2-89634-080-4 • 34,95 \$



452 pages • ISBN 978-2-922668-41-4 • 39,95 \$



226 pages • ISBN 978-2-89634-355-3 • 29,95 \$

CONTINUITÉ

Ne manquez pas notre
prochain numéro,
Unis pour le patrimoine bâti !



Parution en décembre

Merci

de nous aider à préserver
le patrimoine funéraire de nos ancêtres



Faites un don

Fédération Écomusée de l'Au-Delà
www.ecomuseedelaudela.net

514-528-8826

Un reçu pour fins fiscales pour les dons de 25 \$ vous sera remis.



PATRIMOINE & ARCHITECTURE

- Évaluation patrimoniale
- Inventaire du patrimoine bâti
- Étude de caractérisation
- Guide d'intervention
- Circuit patrimonial



1365, rue Frontenac
Québec (Québec)
G1S 2S6

418.648.9090

www.patri-arch.com

Un legs vital

JOSIANE OUELLET
RÉDACTRICE EN CHEF

À la suite de l'attentat commis au Centre culturel islamique de Québec, en janvier dernier, on a appris que la province ne comptait qu'un seul cimetière musulman, situé à Laval. Quelques mois plus tard, la communauté a voulu en ouvrir un à Saint-Apollinaire. Projet vite enterré par l'opposition... Par chance, elle a fini par pouvoir acquérir, de la Ville de Québec, le terrain qu'il lui fallait pour réaliser son aménagement. Éventuellement, ce lieu de sépulture enrichira notre héritage culturel aux côtés de ceux déjà présents sur le territoire — catholiques, protestants, juifs ou autres.

Les médias s'intéressent aux cimetières dans des cas comme celui-là, ou encore, quand des vols ou des actes de vandalisme s'y produisent. En revanche, ils se penchent rarement sur la richesse de notre patrimoine funéraire et les défis que pose sa pérennité.

Les cimetières sont des centres d'archives et des musées à ciel ouvert, mais aussi des parcs urbains où il fait bon se promener.

Lié à la délicate question du dernier repos, le sujet n'est évidemment pas vendeur. Il mériterait pourtant plus d'attention. Car avec les changements de mentalités et de pratiques survenus au cours des dernières décennies, il y a de quoi s'inquiéter pour l'avenir de ce legs vital. Qu'à cela ne tienne, *Continuité* opte pour l'audace en lui consacrant son numéro d'automne!

Lieux et objets, rites et croyances... Cet héritage présente un intérêt multiple : historique, généalogique, paysager, architectural, artistique, ethnologique, etc. Les cimetières sont des centres d'archives et des musées à ciel ouvert, mais aussi des parcs urbains où il fait bon se promener. Ils témoignent de notre culture, de l'histoire des villes et des villages où ils se trouvent, des pratiques liées à la mort ainsi que des caractéristiques des populations locales. Bref, s'ils rendent hommage aux défunts, ils jouent aussi un rôle essentiel pour les vivants.

Il suffit de parler à un passionné comme Alain Tremblay, directeur de l'Écomusée de l'Au-Delà, pour saisir l'importance de préserver ce patrimoine. Lors de notre visite au cimetière Notre-Dame-des-Neiges, à Montréal, pour la réalisation de notre photo de couverture, il nous a généreusement guidés à travers les chefs-d'œuvre, tout en se désolant au passage du piètre état de certains mausolées... Il fait partie de la poignée de convaincus qui portent cette cause à bout de bras. Avec ce numéro, nous les saluons et nous nous joignons à leurs efforts. Qui sait, peut-être que d'autres feront de même.

EVOQ

ARCHITECTURE

RESTAURATION DU MONUMENT

Sir George-Étienne Cartier
Montréal, Québec







**MUSÉE
DE LA MÉMOIRE
VIVANTE**
POUR LA CONTINUITÉ DE LA MÉMOIRE

Nouvelle exposition
Dès le 5 juin 2017

Philippe Aubert de Gaspé
L'héritage remarquable
d'un ancien Canadien

Venez à la rencontre d'un auteur phare de la littérature canadienne-française : Philippe Aubert de Gaspé (1786-1871), dernier seigneur de Saint-Jean-Port-Joli. Découvrez sa vie, son manoir et la société de son époque par le biais de témoignages de ses descendants, de chercheurs et de gens passionnés par ses œuvres littéraires.

Avec la participation du gouvernement du Canada
 **Canada**

710, av. De Gaspé Ouest, Saint-Jean-Port-Joli G0R 3G0 418 358-0518
information@memoirevivante.org www.memoirevivante.org





RURALYS

Un centre d'expertise et d'animation en patrimoine

- Diagnostic, caractérisation, étude d'impact en paysages
- Plan d'aménagement et de mise en valeur
- Étude de potentiel, inventaire et fouille archéologique
- Inventaire, recherche et développement en patrimoine végétal
- Inventaire et caractérisation du patrimoine bâti
- Conception et réalisation d'outils médiatiques
- Recherches en histoire et savoir-faire traditionnels
- Animation et formation

1650, rue de la Ferme,
Sainte-Anne-de-la-Pocatière (Qc) G0R 1Z0
Téléphone : 418-856-6251 / Télécopieur : 418-856-4399

www.ruralys.org
info@ruralys.org

Nouvelles

AUTOMNE 2017



Au sommet du bâtiment appelé *chevalement*, le visiteur du Centre historique de la mine King (KB3) bénéficie d'une vue à 360 degrés sur les alentours.

Source : Musée minéralogique et minier de Thetford Mines

CHAMPIONS DU PATRIMOINE

Tous les deux ans, Action patrimoine remet des prix pour saluer des initiatives exceptionnelles de sauvegarde et de mise en valeur. En juin dernier, l'organisme a récompensé le Centre historique de la mine King (KB3) dans la catégorie Projet remarquable. Le Centre, ouvert depuis un an à Thetford Mines, met en valeur l'activité industrielle à l'origine de la ville ainsi que les anciennes infrastructures de la mine dans lesquelles il a été aménagé : l'atelier de forge, le bâtiment des treuils et le chevalement (cette construction en hauteur qui porte l'appareillage d'extraction). Au sommet de cet édifice, il offre aux visiteurs une vue panoramique à 360 degrés sur la municipalité et ses paysages hors du commun. De quoi saisir l'esprit du lieu.

Dans la même catégorie, Action patrimoine a aussi souligné l'excellence du Centre d'archives Mgr-Antoine-Racine. Inauguré en décembre 2016, ce lieu de conservation a été aménagé dans une partie du sous-sol de la cathédrale Saint-Michel, qui a été pendant 40 ans le chœur de la deuxième cathédrale de Sherbrooke. L'initiative a permis de refaire une beauté à cette partie de l'édifice, tout en créant un écrin de choix pour les documents et objets de collection du Centre. Une belle synergie.

De plus, le jury a eu un coup de cœur pour le projet Opération paysages Mauricie, où sept panoramas significatifs pour la

population ont fait l'objet de capsules vidéo qu'on peut visionner sur le Web à paysagesmauricie.ca. Une mention spéciale a également été décernée à l'incontournable Monastère des Augustines, une nouvelle référence en matière de préservation du patrimoine.

Enfin, dans la catégorie Individu, Richard Lauzon, vice-président de l'organisme Héritage Anneplanois, a remporté les honneurs. Très impliqué dans la défense du patrimoine bâti, il a notamment participé à la sauvegarde de l'église de Sainte-Anne-des-Plaines.

→ Info : actionpatrimoine.ca

UNE ÉPAVE À TIRER DE L'OUBLI

La Société historique Machault publiait récemment un bulletin spécial sur le *Marquis-de-Malauze*, un navire français qui a sombré lors de la bataille de la Ristigouche. Son objectif? Obtenir l'appui du public pour que ces vestiges, qui appartiennent à la communauté micmaque de Listuguj et sont entreposés au noir depuis plus de 30 ans, soient exposés. Ils deviendraient alors un attrait touristique pour cette réserve indienne et la région de Pointe-à-la-Croix, en Gaspésie. Brûlé le 8 juillet 1760, le *Marquis-de-Malauze* a conservé sa quille, sa carlingue, son étrave, son étambot, ses varangues et certains bordages, des éléments qui étaient



Maquette du *Marquis-de-Malauze*, construite par Daniel Naurais en 1966

Photo : Michel Goudreau

submergés. Il a été retiré des eaux par segments en 1938 et 1939, grâce à la ténacité du père Pacifique de Valigny. L'épave a ensuite été réassemblée, puis exposée sous une longue toiture, en attendant qu'un véritable musée la mette en valeur. Ce qui ne s'est jamais produit. N'empêche, du début des années 1940 au milieu des années 1980, elle a constitué un attrait touristique important pour la région. Elle a même été classée bien historique par le gouvernement du Québec en 1966. Puis, elle a dû être démontée et entreposée en 1987, pour sa protection. En mai dernier, des représentants de la Société historique Machault ont visité le hangar où elle se trouve et ont pu constater son bon état. À suivre...

→ Info : lapetiterochelle@globetrotter.net



Vitrine du parcours Artéfact urbain
Photo : Denis Baribault

ARCHÉOLOGIE NUMÉRIQUE

Un circuit novateur a vu le jour en juillet dans la Vieille Capitale. En place jusqu'au 31 octobre (le dernier soir, une visite partira à 20 h de l'îlot des Palais), le parcours déambulatoire *Artéfact urbain* met en valeur le patrimoine archéologique de la ville par le moyen de cinq vitrines installées au Morrin Centre, à la cathédrale Holy Trinity, au Séminaire de Québec, au Monastère des Augustines et à l'îlot des Palais. En quoi se démarque-t-il ? Il permet à tous d'admirer des artéfacts difficiles d'accès grâce aux nouvelles technologies. Chaque vitrine se compose d'une

structure en aluminium percée de cinq hublots derrière lesquels sont installées des reproductions d'objets réalisées grâce à un scanner à haut niveau de précision et une imprimante 3D. Aaron Bass, spécialiste de ce type de reproductions, s'est occupé d'imiter la patine des antiquités. Des panneaux solaires permettent d'éclairer les objets en soirée, alors que des vignettes bilingues les présentent et expliquent leur lien avec le quartier et l'histoire de la ville.

→ Info : voyez la vidéo qui résume la démarche à <https://vimeo.com/224230316>



Quelques-uns des visiteurs du circuit Découvrir ma cité
Source : Robinson Ngametché

QUÉBEC POUR LES IMMIGRANTS

Gagnant d'une bourse Première Ovation — Patrimoine de la Ville de Québec, qui vise à soutenir la relève dans le domaine, Robinson Ngametché a mis en œuvre une initiative inédite au cours de l'été. Il a conçu un circuit patrimonial spécialement pour les immigrants, *Découvrir ma cité*, qui s'étendait de la colline Parlementaire au Musée de la civilisation en passant par le Vieux-Québec, le Château Frontenac de même que la place Royale. Le chargé de projets en milieu communautaire répondait ainsi à un désir souvent exprimé par les nouveaux arrivants qu'il côtoie, celui de mieux connaître leur société d'accueil. «J'ai mis l'accent sur la contribution des immigrants, explique M. Ngametché. Par exemple, sur la colline Parlementaire, j'ai insisté sur la participation des élus issus des communautés pour susciter un sentiment d'appartenance chez les visiteurs et leur faire comprendre que l'activité politique n'est pas réservée aux Québécois de souche.» Les objectifs de participation ont été dépassés, ce qui augure bien pour l'avenir. «Je souhaite que le projet perdure parce qu'il répond à un très grand besoin», conclut-il.

→ Info : lisez le texte intégral sur magazinecontinue.com

IL ÉTAIT UNE FOIS SAINT-ARMAND

Nouvellement mis en ligne, le Circuit du patrimoine bâti de Saint-Armand, en Estrie, explore 22 points d'intérêt de cette ville, où se trouve le plus ancien site de peuplement de la MRC de

Brome-Missisquoi. Des capsules audio présentent les bâtiments qui ont marqué l'histoire de la municipalité. Elles font aussi découvrir la vie des loyalistes qui ont développé ce coin de pays dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle ainsi que celle de leurs descendants. On commence par un arrêt à la cabane en pièce sur pièce du forgeron Simon Lyster, la plus ancienne du genre au Québec (1784). Puis, on passe en revue résidences (celle du révérend, du shérif, etc.), lieux de culte (anglican, méthodiste et épiscopal), gare et pont couvert (celui de Guthrie, un des plus anciens de la province, construit en 1888). On peut accéder au circuit en téléchargeant l'application mobile Balado découverte, ou encore, en se rendant sur le site Web.

→ Info : baladodecouverte.com

MODERNITÉ VALDORIENNE

Le Centre d'exposition de Val-d'Or a lancé, en juin, l'application mobile Val-d'Or Moderne, conçue à partir de l'exposition éponyme présentée sur place de 2011 à 2014. Elle met en valeur l'architecture de la ville grâce à cinq parcours thématiques sur les origines du Val-d'Or moderne, les lieux d'éducation, les bâtiments publics, les bâtiments privés et les édifices religieux. Une carte interactive permet d'identifier les attraits de ces circuits et d'accéder aux fiches



L'application Val-d'Or Moderne met notamment en valeur le pavillon des Premiers-Peuples de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue.

Photo : NTEO 2017

descriptives, photos, commentaires audio, etc. On y trouve également des textes qui traitent des matériaux de prédilection et des lieux disparus ainsi que des portraits d'architectes et des témoignages.

Pour plus de nouvelles, consultez magazinecontinuite.com.

MARIE-JOSÉE DESCHÊNES
architecte
architecture . patrimoine . paysages

www.mjdarchitecte.com

Vue depuis le clocher de l'église de Cap-Saint-Jacques

Fabrice Le Guern
Artiste peintre décorateur

Restauration de bâtiments anciens
Peinture intérieure - Texture Murale
Faux marbre - Faux bois
Dorure - Trompe-L'œil - Enduit à la chaux
Préparation des supports





Membre professionnel du Conseil des métiers d'art
fabriceleguern@gmail.com
514 992-0869
www.illusions-textures.net

Le nouveau gardien du fort

Après plus de 25 ans d'efforts, les experts du musée Pointe-à-Callière ont mis au jour les vestiges du fort de Ville-Marie. Une découverte brillamment mise en valeur pour le 375^e anniversaire de Montréal.

LOUISE POTHIER

En 2017, Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal, a réussi un véritable tour de force : mettre en valeur le lieu de fondation de la métropole québécoise. Depuis le 17 mai, un nouveau pavillon permet au public de découvrir ce qui reste du fort de Ville-Marie. Érigé sur la terre qu'ont foulée les premiers Montréalais, ce lieu de commémoration dévoile de rares et précieux vestiges de l'établissement ayant abrité la cinquantaine de pionniers qui, en 1642, sont venus fonder la future métropole québécoise.

Tour de force car, du rêve à la réalité, plus de 25 ans se sont écoulés. Depuis le début des années 1990, les archéologues étaient à la recherche des traces du fort, dont la localisation exacte demeurait imprécise. De nombreuses étapes ont ponctué ce qui est devenu pour eux une véritable quête.

Un passé richissime

Le site où se trouve aujourd'hui Pointe-à-Callière, dans le Vieux-Montréal, possède une histoire particulièrement riche. Cette bande de terre formée par la confluence du fleuve Saint-Laurent et de la Petite rivière Saint-Pierre est bien connue des nations amérindiennes. Sur l'autre rive, sous l'actuelle place Royale, des traces archéologiques attestent de la présence autochtone pendant un millénaire.

L'endroit attire tôt les explorateurs français. En 1535, Jacques Cartier atteint l'île de Montréal et y rencontre les habitants d'Hochelaga. Ce lieu sera abandonné à la fin du XVI^e siècle, comme les autres villages iroquoiens de la vallée du Saint-Laurent. En 1603, lorsque Samuel de Champlain voyage en Nouvelle-France dans le but d'établir un comptoir de traite de fourrures, il ne trouve plus trace de ces autochtones. Huit ans plus tard, il vient s'installer pendant six semaines sur la pointe à l'embouchure de la Petite rivière pour échanger avec les nations algonquines et huronnes de passage.

Ville-Marie est fondée en mai 1642, à l'arrivée de Paul de Chomedey de Maisonneuve et de Jeanne Mance. Les pionniers qui les accompagnent ont signé un contrat sous les auspices de la Société de Notre-Dame de Montréal, une organisation pieuse créée à Paris, pour mettre sur pied une nouvelle société chrétienne vouée à l'évangélisation des peuples autochtones. Maisonneuve y érige un fort afin d'abriter la jeune colonie.

Nommé gouverneur de Montréal, Louis-Hector de Callière acquiert le terrain en 1688 pour y établir sa résidence. C'est là que, le 4 août 1701, avec le chef huron-wendat Kondiaronk et le chef iroquois Teganissorens, il invite 39 représentants de nations autochtones à signer le traité de la

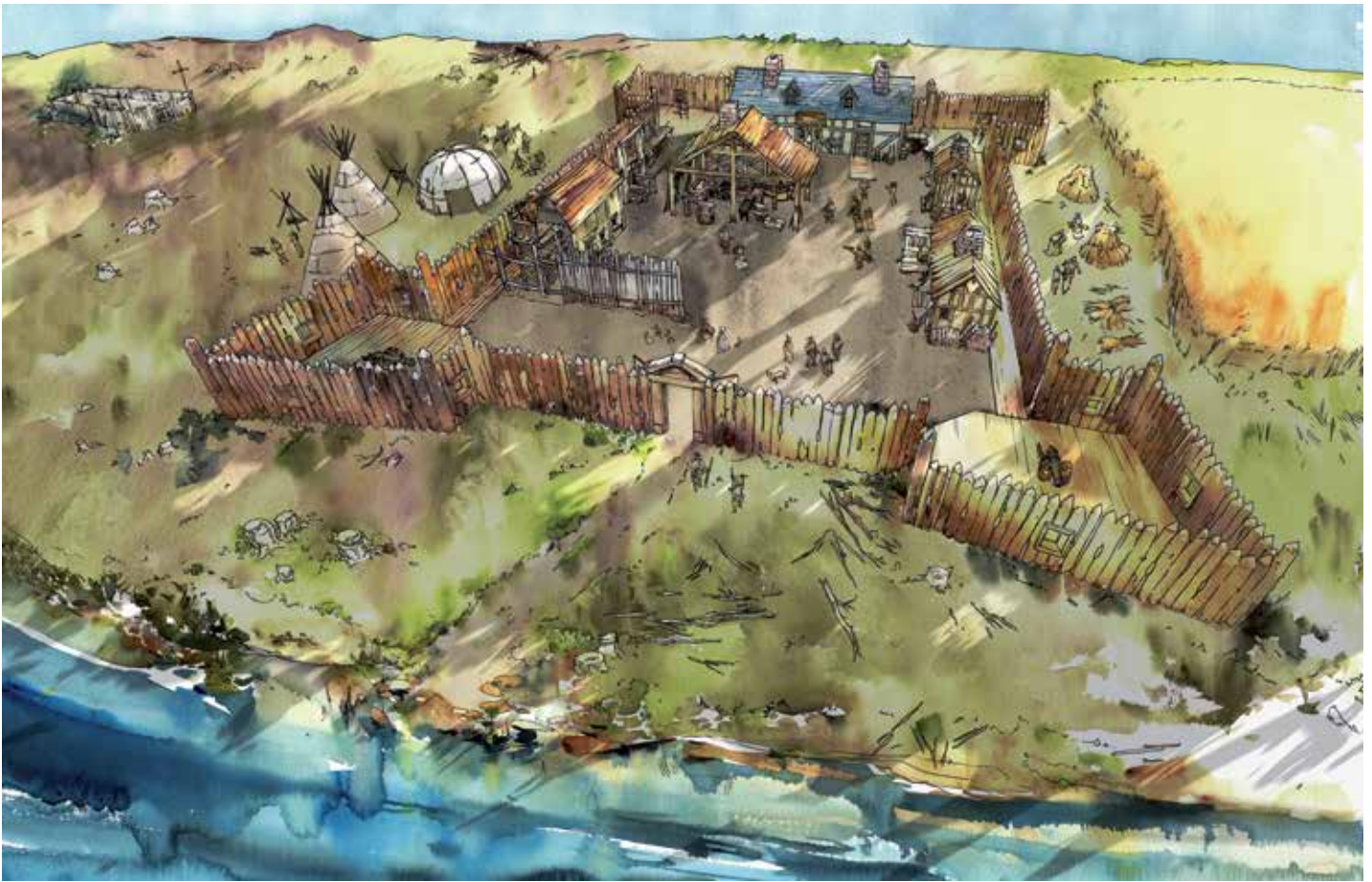
Grande Paix de Montréal. Le gouverneur meurt deux ans plus tard, laissant à ses héritiers son domaine, le château de Callière, qui sera détruit en 1765.

À la recherche du fort

Un site historique aussi remarquable méritait d'être mis en valeur. Le 17 mai 1992 ouvre Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal. La Ville souligne alors son 350^e anniversaire. Elle marque le coup en offrant en cadeau à ses citoyens un lieu de découverte du passé dans le Vieux-Montréal.

Le musée met en valeur de nombreux éléments historiques et archéologiques. Déjà, des fouilles ont mené à la découverte du premier cimetière catholique (1643-1654), de la première place du marché (1676), d'un des rares murs encore apparents des fortifications de Montréal (1738) et du premier égout collecteur (1832).

Les archéologues et les historiens du musée sont persuadés qu'il est possible de trouver des traces du fort de Ville-Marie, lieu de naissance de Montréal. Mais comment faire pour y arriver? À l'exception de quelques allusions sommaires faites par des auteurs du XVII^e siècle, l'histoire a laissé peu d'indices sur l'apparence et l'emplacement de cet important ouvrage de défense.



Le fort de Ville-Marie a été érigé par Paul de Chomedey de Maisonneuve afin de protéger la colonie fondée en mai 1642.

Illustration : Mark Holmes

L'année 2000 marque une étape déterminante dans cette quête archéologique. La Fondation Pointe-à-Callière acquiert l'entrepôt Townsend, situé place D'Youville — un édifice qui ne possède pas de cave, chose rarissime dans ce tissu urbain. Un forage révèle que les sols profonds sont intacts, ce qui suscite beaucoup d'espoir chez les archéologues.

La grande trouvaille

En 2002, le musée met sur pied, en partenariat avec l'Université de Montréal, une première école de fouilles d'archéologie historique en milieu urbain, à la recherche des vestiges du fort. Par la suite, chaque printemps, des étudiants explorent le site, suivis des archéologues de la firme Ethnoscop en 2015 et 2016. Ils y découvrent des vestiges ainsi que plusieurs milliers d'artéfacts et d'écofacts (comme des ossements d'animaux, des graines ou des restes de nourriture). Parmi les objets anciens, ils déterrent notamment un cadran solaire gravé sur une



Dans le nouveau pavillon de Pointe-à-Callière, on peut voir les vestiges du fort sous un plancher de verre.

Photo : Groupe NH Photographes

ardoise, qui serait le plus ancien trouvé en Amérique.

Ces travaux mènent à des avancées significatives dans les connaissances sur le lieu de

fondation de Montréal. Ils permettent enfin de reconstituer pour la première fois le fort de Ville-Marie. En 2015, les équipes de Pointe-à-Callière trouvent une palissade sous la place

Grâce à divers indices, les archéologues et historiens ont pu reconstituer avec précision le fort de Ville-Marie.



En 2015, la découverte d'une seconde palissade (à gauche) a permis d'identifier le bastion nord-ouest du fort. Il a ensuite été possible de dresser un plan précis de la disposition de la construction.

Source : Pointe-à-Callière

D'Youville, ce qui permet aux archéologues d'identifier le bastion nord-ouest du fort. Une autre palissade, associée à une courtine, avait déjà été repérée lors de fouilles antérieures. L'historien André Charbonneau, spécialisé en patrimoine militaire de la Nouvelle-France, a ensuite analysé ces deux vestiges à la lumière d'écrits d'ingénierie militaire du début du XVII^e siècle.

Ces indices en main, les archéologues et historiens ont enfin pu reconstituer avec précision le fort de Ville-Marie. L'ouvrage occupait une superficie d'environ 2500 mètres carrés. Il était de forme rectangulaire, avec quatre bastions construits en pieux. Orienté parallèlement au fleuve, il occupait le centre de la pointe à Callière. Les experts ont même pu déterminer une partie de son aménagement intérieur. Ils ont notamment situé un fossé défensif, un puits — vraisemblablement creusé par le pionnier Jacques Archambault en 1658 — et la cave d'un bâtiment.

Un écrin sur mesure

Tout cela justifie amplement la création du pavillon du fort de Ville-Marie, qui constitue le plus important legs patrimonial réalisé par la Ville de Montréal à l'occasion de son 375^e anniversaire. Le projet a réuni une solide équipe multidisciplinaire, compte tenu de la complexité des interventions sur ce lieu de mémoire unique. En effet, ce site archéologique fragile présentait des défis de conservation. Il s'agissait notamment d'ériger un pavillon entre deux bâtiments, d'aménager le premier égout collecteur de Montréal sur une distance de 110 mètres et de relocaliser des infrastructures publiques, le tout dans un arrondissement historique.

Les équipes ont dû miser sur la recherche et le développement. Elles ont fait preuve d'innovation pour concevoir et réaliser le plancher de verre qui permet à un nombre élevé de visiteurs de « marcher sur les vestiges » sans les abîmer. Elles ont aussi conçu

le système d'éclairage et de contrôle climatique destiné à maintenir des conditions environnementales et hygrométriques stables sous le sol.

Enfin, le nouveau pavillon a été intégré au quartier historique grâce à une architecture signée par le consortium formé de Dan Hanganu et Provencher Roy Associés Architectes. On peut y voir l'exposition *Ici a été fondée Montréal*, qui présente des vestiges architecturaux remarquables et des objets mis en valeur *in situ*, dans un écrin muséographique lumineux et empreint de respect. Un bel hommage qui témoigne de plus de 375 ans d'activité humaine sur ce site. ♦

Louise Pothier est conservatrice et archéologue en chef à Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal.

Pour ses 35 ans,
**Continuité offre 35 % de rabais à l'achat
d'un espace publicitaire dans le magazine*.**

Ne manquez pas cette offre exceptionnelle !

info@magazinecontinuite.qc.ca

* Le rabais sera appliqué sur le prix régulier pour une parution.



Atelier de ferblanterie
MBR

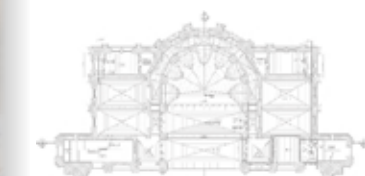
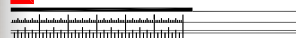
- ❖ corniche architecturale
- ❖ toiture à la canadienne
- ❖ toiture à baguettes
- ❖ bardeau de cèdre
- ❖ cuivre
- ❖ toiture à joints pincés
- ❖ ardoise
- ❖ écailles de poisson

Atelier
600, rue Leclerc, bureau 2
Repentigny, Qc, J6A 4X7
Tél.: 514 346 3691
Télec.: 450 657 2863

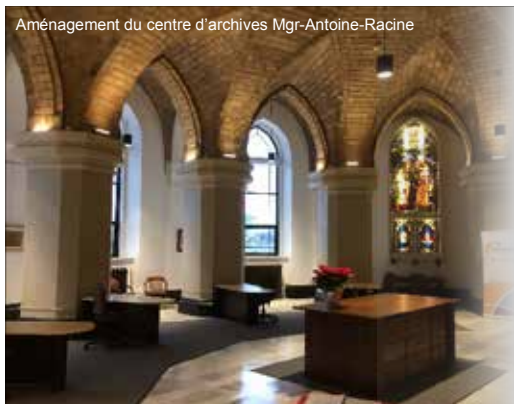
« Le résultat obtenu est de **grande qualité**
et respecte le caractère original des éléments
architecturaux. »
- PRIX DE L'ARTISAN 2011

Aménagement du centre d'archives Mgr-Antoine-Racine

 **ateliers architecture**



Bureau d'architectes
75, rue Wellington Nord, suite 400,
Sherbrooke (Québec) J1H 5A9 (819) 791 5143 | ateliersarchitecture.com



Antiquité sous enquête

Des recherches historiques et des tests
scientifiques ont permis de retracer les
origines d'une mystérieuse poire à poudre.
Récit d'une analyse digne
des meilleurs films d'enquête.

JEAN DENDY

Les fausses antiquités sont légion dans le milieu des collectionneurs. De nos jours, heureusement, on dispose de la science et de ses techniques pour percer la vérité.

À ce propos, voici la fabuleuse histoire d'une poire à poudre de chasse issue de la collection du Musée Stewart.

C'est en 1969 que David M. Stewart, magnat de la compagnie de tabac Macdonald et fondateur du musée avec sa femme Liliane, acquiert ledit objet. Au moment de la transaction, le vendeur, René Johnson, un antiquaire parisien, fournit des documents qui, sans stipuler de date de fabrication, certifient ceci : la poire à poudre aurait été taillée dans l'omoplate d'un aurochs (bœuf sauvage). David M. Stewart est donc en droit de supposer que l'artéfact a été réalisé avant 1627, année de la disparition du dernier aurochs.

Les années passent et 43 ans après l'achat de la poire à poudre, soit en 2012, son propriétaire l'envoie au Centre de conservation du Québec (CCQ) pour un traitement de restauration. Dans la fiche descriptive qu'il remplit, l'homme précise que l'objet provient d'Europe et qu'il a été fabriqué au plus tard au XVII^e siècle.

Une drôle d'antiquité

Malgré cela, au moment de la demande, les conservateurs du Musée Stewart Sylvie Dauphin et Guy Vadeboncoeur nourrissent des doutes à ce sujet. Leur collègue, Khan Rooney, a d'ailleurs remis au CCQ plusieurs documents d'archives allant dans le même sens. D'abord, ils trouvaient difficilement des sources de documentation historiques sur ce type de poire à poudre.

Ensuite, dès leurs premières observations, ils remarquent que l'artéfact ressemble à s'y méprendre à un modèle créé à l'atelier d'Ernst Schmidt à la fin du XIX^e siècle. Ce revendeur allemand fabriquait des reproductions d'armes et d'armures décoratives, alors prisées par une nouvelle classe de grands industriels, ainsi que des accessoires pour l'industrie du cinéma.

L'affaire semble donc entendue quant aux origines relativement récentes de cette supposée antiquité lorsque, étonnamment, des résidus de poudre noire sont découverts à l'intérieur de la poire. S'il s'agit là d'une reproduction décorative ou d'un accessoire de film, comment expliquer qu'elle contienne une substance utilisée à des fins de chasse ?

La science à la rescousse !

Des recherches plus poussées sont lancées pour découvrir la vérité. Un échantillon de la poire à poudre est d'abord envoyé à l'Université Laval à des fins d'analyses radiochronologiques. La datation au carbone 14 situe l'âge de l'échantillon à 130 ans avant aujourd'hui (AA) avec une marge d'erreur de plus ou moins 20 ans. Autrement dit, l'objet aurait été fabriqué autour de l'année 1884.

En parallèle, l'Institut canadien de la conservation (ICC) mène d'autres tests et observations dont les résultats vont dans le même sens. D'une part, des traces de cobalt sont repérées dans tous les échantillons de teinture extraits de la passementerie en soie qui orne l'objet. Or, les teinturiers n'utilisent le cobalt comme mordant (fixateur de couleurs) qu'à partir de 1870.

D'autre part, on remarque que les vis et la catégorie de clous (tréfilés) utilisés pour fixer la poire à poudre relèvent d'une période plutôt récente de l'histoire. A contrario, l'objet ne compte ni clou découpé ni clou forgé, tous deux typiques du XVII^e siècle.

De poudre et d'os

Et la fameuse « poudre noire » ? Des tests microchimiques menés à l'ICC révèlent qu'elle se compose de carbonate de calcium, de gypse et de charbon. Bien que le mélange est d'apparence noire, on n'y détecte aucun salpêtre (ou nitrate de potassium), l'un des éléments explosifs qui composent la véritable poudre noire.

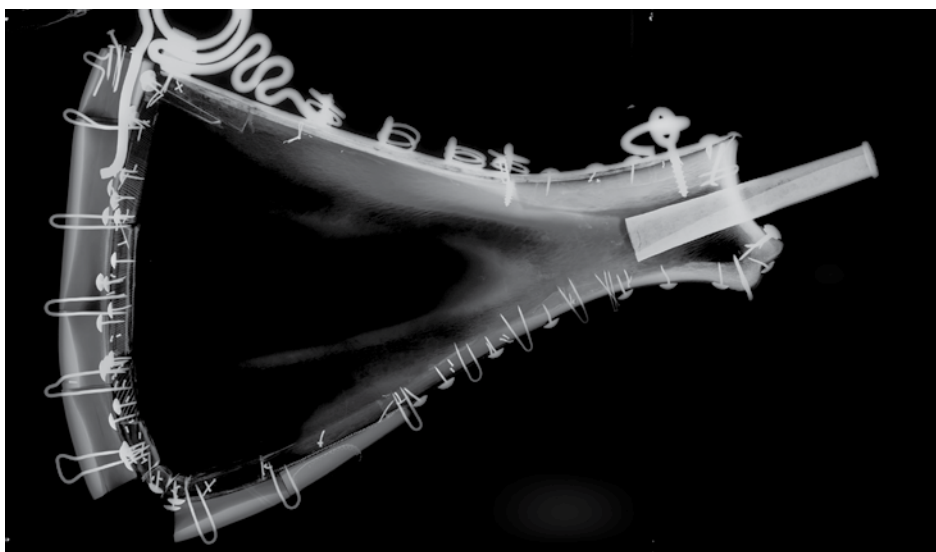
Les soupçons des conservateurs se confirment : la poire à poudre est bel et bien un objet décoratif moderne, possiblement issu de l'atelier d'Ernst Schmidt, plutôt qu'un objet d'époque fonctionnel. La conclusion est claire : l'ajout d'un substitut de poudre noire est l'acte d'un faussaire.

Mais un mystère demeure. Si la poire à poudre est trop moderne pour provenir d'une omoplate d'aurochs, dans l'os de quel animal a-t-elle été taillée ? Pour le savoir, on analyse à l'ICC la surface de l'os ainsi que des résidus intérieurs de la poire. Des traces de gras de ruminant sont détectées. Bien que la possibilité ne soit pas exclue qu'elles tirent leur origine d'un aurochs, il est évidemment plus probable qu'elles proviennent d'une vache moderne.

Pour en avoir le cœur net, les experts considèrent l'idée d'une analyse d'ADN



La poire à poudre de chasse du Musée Stewart a une histoire fascinante à raconter, même si ce n'est pas celle qu'on croyait...



La radiographie de la poire a révélé la présence de vis et de clous tréfilés. Si elle avait été fabriquée au XVII^e siècle, comme le laissaient croire certains documents, elle aurait été assemblée avec des clous découpés ou forgés.

Photos : Michel Éli

avant de rejeter la piste qu'ils jugent trop invasive par rapport à l'information qu'elle aurait pu fournir.

Témoignage d'un autre type

Malgré que la poire à poudre de chasse du Musée Stewart ne soit pas une arme du XVII^e siècle, elle témoigne de l'histoire de façon édifiante.

Aux XIX^e et XX^e siècles, le succès de plusieurs grands industriels favorise la création d'une nouvelle classe sociale aisée qui entraîne la popularité des objets de luxe et des antiquités. Ces possessions permettent aux nouveaux riches de mieux s'intégrer à leurs pairs. Rapidement, la demande dépasse l'offre. Voilà qui donne l'occasion à des artistes et des antiquaires entreprenants et

sans scrupule de se lancer dans la reproduction de faux artefacts.

Ce n'est pas tout à fait le cas d'Ernst Schmidt qui écoule la plupart de ses reproductions. Il s'adonne aussi à la vente d'armes et d'armures d'antiquité authentiques quand ce choix s'avère plus économique que d'en fabriquer des neuves.

D'ailleurs, quelques exemplaires des catalogues de vente par correspondance de son atelier subsistent. Difficile toutefois en consultant ces pages de distinguer les reproductions des véritables antiquités. Autres données manquantes : dans le cas des reproductions, de quels originaux sont-elles tirées ? Bien que largement inspirées de l'armurerie saxe, il est possible que ces armes ne soient pas des reproductions exactes mais plutôt des originaux superbement exécutés, fruits de l'imagination de différents artistes. Car Ernst Schmidt était loin d'être le seul à graviter dans ce domaine.

Des mystères pleins les musées

Cela dit, le cas de la poire à poudre du Musée Stewart illustre très bien l'effet boule de neige qui transforme un objet décoratif en antiquité. Invention d'une histoire fabuleuse, achat et vente à quelques reprises, ajout d'éléments trompeurs, etc. De fait, des reproductions d'antiquités logent sous de faux prétextes dans de nombreux musées du monde. Le travail pour traquer la vérité est long et s'étendra sur plusieurs années à venir.

Or, si en 1960 David M. Stewart ne disposait pas de la science de la restauration pour valider la provenance de sa possession, de nos jours, une panoplie de méthodes d'analyses scientifiques permettent de le faire. Sans compter que de nouvelles techniques s'ajoutent régulièrement. Et pourtant, les histoires de collectionneurs trompés par des faussaires continuent de faire les nouvelles. Trop souvent, ces derniers se fient uniquement à de supposés connaisseurs pour authentifier œuvres d'art et objets historiques. Alors que les meilleures réponses en la matière proviennent sans aucun doute d'une étroite collaboration entre la connaissance et la science, ici le savoir des conservateurs et l'expertise des restaurateurs. ♦

Jean Dendy est restauratrice.



Récipiendaire

Bourse France-Gagnon-Pratte

Édition 2017

La Fondation québécoise du patrimoine félicite la récipiendaire de l'édition 2017 de la bourse France-Gagnon-Pratte, madame Maude Blanchet, étudiante à la double maîtrise en architecture à l'Université Laval.

Son projet en caractérisation du paysage vise à utiliser une approche originale mêlant analyse typo-morphologique et l'étude de la représentation identitaire du secteur de la rivière Saint-François au Centre-du-Québec.

L'excellence de son projet de recherche lui a valu cette bourse de 5000 \$. Félicitations!

Participez à l'édition 2018

Vous êtes étudiant de 2^e ou 3^e cycle dans une université québécoise?

Votre champ d'études est l'architecture, l'aménagement ou l'urbanisme et vous vous spécialisez en patrimoine?

→ Prochaines candidatures: **octobre 2017**
www.fondationquebecoisedupatrimoine.ca

FONDATION QUÉBÉCOISE
du patrimoine



À Burlington



Musée Fleming



à Middlebury



Maison bleue, Sherbrooke



Mahaney Arts Center



de Robert Indiana



de J.R. Drouillard



Les voyages à **Inverness, New York, Joliette, Williamstown** et **Québec** vous ont plu? Imaginez la suite!

22 octobre à SHERBROOKE – Jean-Robert Drouillard : sculpture en musée – Anne Hébert : poésie en spectacle

28-29 octobre à BURLINGTON et **MIDDLEBURY** – le Musée Fleming et le Mahaney Arts Center, le Vermont Mozart Festival

Restez à l'affût : la saison 2018 est en préparation!

514-352-3621 www.lesbeauxdetours.com

Les beaux détours Inc. en collaboration avec *Club Voyages Malavoy*, titulaire du permis du Québec

L'art de faire un tabac

Sur cette photo, Winston Churchill semble déterminé à défendre son pays coûte que coûte. Cette expression inébranlable, hautement symbolique, n'est pourtant pas due aux affaires mondiales, mais à un geste hardi du photographe...

PIERRE LAHOUD

Yousuf Karsh (1908-2002) est l'un des plus célèbres photographes portraitistes du XX^e siècle. D'origine arménienne, il quitte sa Turquie natale avec sa famille pour échapper au génocide et se réfugie en Syrie en 1923. L'année suivante, il arrive au Québec où il rejoint son oncle George Nakash, un photographe installé à Sherbrooke.

Âgé de 16 ans, Karsh est initié au huitième art par son oncle. Quatre ans plus tard, il part à Boston se perfectionner chez un maître de la discipline, John Garo, avant de fonder son propre studio à Ottawa, en 1933. Petit à petit, il se fait connaître de la colonie artistique locale et sur la colline du Parlement. Quand la Seconde Guerre mondiale éclate, on l'appelle régulièrement pour photographier les leaders des pays alliés en visite au Canada.

C'est ainsi que le premier ministre Mackenzie King aura l'idée de lui commander le portrait de son homologue britannique Winston Churchill. Cette image changera la vie de l'artiste et propulsera sa carrière vers les plus hauts sommets, ce qu'il relatera lui-même dans sa biographie.

Le 30 décembre 1941, Churchill prononce un discours à la Chambre des communes. Il est ensuite escorté dans un bureau où on lui offre un brandy et un cigare cubain. Karsh, qui y a installé son matériel photographique la veille, allume ses projecteurs. Devant la réaction du « Vieux Lion », il se rend compte que personne n'a averti l'homme d'État qu'il allait se faire photographier.

De fort mauvaise humeur, Churchill lance : « Une photo, rien qu'une ! » Il s'installe, dépose son verre et fume obstinément.

Karsh craint que la fumée du cigare ne nuise à la netteté de l'image. Il tend donc un cendrier à son modèle en lui demandant d'éteindre. « C'est avec le cigare, sinon il n'y a pas de photo », se fait-il répondre.

L'artiste insiste, mais n'essuie que des refus. Il retourne alors à son appareil photo et rectifie l'éclairage. Mais au moment d'appuyer sur le déclencheur, il prend Churchill de court et lui arrache le cigare des lèvres en s'excusant : « *Forgive me, sir !* »

Cette image immortalisera à la fois le chef d'État britannique et le talent du photographe.

Winston Churchill, ainsi privé de son moment de détente, prend aussitôt un air renfrogné. Sur la photo, toutefois, il paraît convaincu, inébranlable, prêt à tout pour défendre son pays contre les nazis. Il ressemble à une forteresse. Son regard est plus que jamais celui d'un homme déterminé. Ce portrait est à ce point exceptionnel que toutes les célébrités du monde, de Ernest Hemingway à Charles de Gaulle en passant par Brigitte Bardot, Mohamed Ali et Andy Warhol, voudront se faire photographier par Yousuf Karsh.

Tout ça à cause d'un cigare ! ♦

Pierre Lahoud est photographe et historien spécialisé en patrimoine.



Photo : Yousuf Karsh, Bibliothèque et archives Canada, n° d'acquisition R613-570, e010700994

Patrimoine et territoire, une approche intégrée

Suivez une formation en patrimoine
bâti pour transformer le milieu
de manière harmonieuse, tout en
respectant l'identité des lieux.

Présentée par Action patrimoine

→ Sherbrooke, le 17 novembre
Université Bishop's

→ Joliette, le 30 novembre
L'Arsenal

Inscription et information
www.actionpatrimoine.ca
education@actionpatrimoine.ca
+1 418 647-4347, poste 207

Formation offerte sur demande
pour les groupes.

« Sous l'influence romantique du XVIII^e siècle, la mort n'a plus été considérée seulement comme la fin d'une vie, mais comme le point de départ d'une réflexion et d'une contemplation de la vie. Ces attitudes ont d'abord été le fait des aristocrates et des intellectuels, avant de se répandre dans la population en général. Elles ont commencé par l'intégration de monuments et de mémoriaux dans les grands jardins des villas (...). Un exemple canadien unique s'est figé sur les pentes du mont Royal en 1806, le monument McTavish, une stèle en pierre calcaire de six mètres de hauteur levée en l'honneur du magnat des fourrures Simon McTavish. »

Architecture de paysage du Canada
Ron Williams, 2014, 664 pages, 60 \$

Les Presses de l'Université de Montréal
www.pum.umontreal.ca



Atelier
L'ÉTABLI

ARTISAN DU PATRIMOINE BÂTI

MENUISERIE ET ÉBÉNISTERIE

atelier-letabli.ca
T 514.270.0115

2050, rue Dandurand, local 409
Montréal (Québec) H2G 1Y9



OCULUS
RÉVISION • RÉDACTION

Marie-Élaine Gadbois

Révisseuse agréée • Rédactrice spécialisée en patrimoine et en histoire

Le patrimoine conjugué à tous les temps!

www.oculusrevision.com • T 418 999-2404

Au cimetière Notre-Dame-des-Neiges de Montréal, cette sculpture attire les regards.
Photo : Guillaume D. Cyr

Ode à la vie

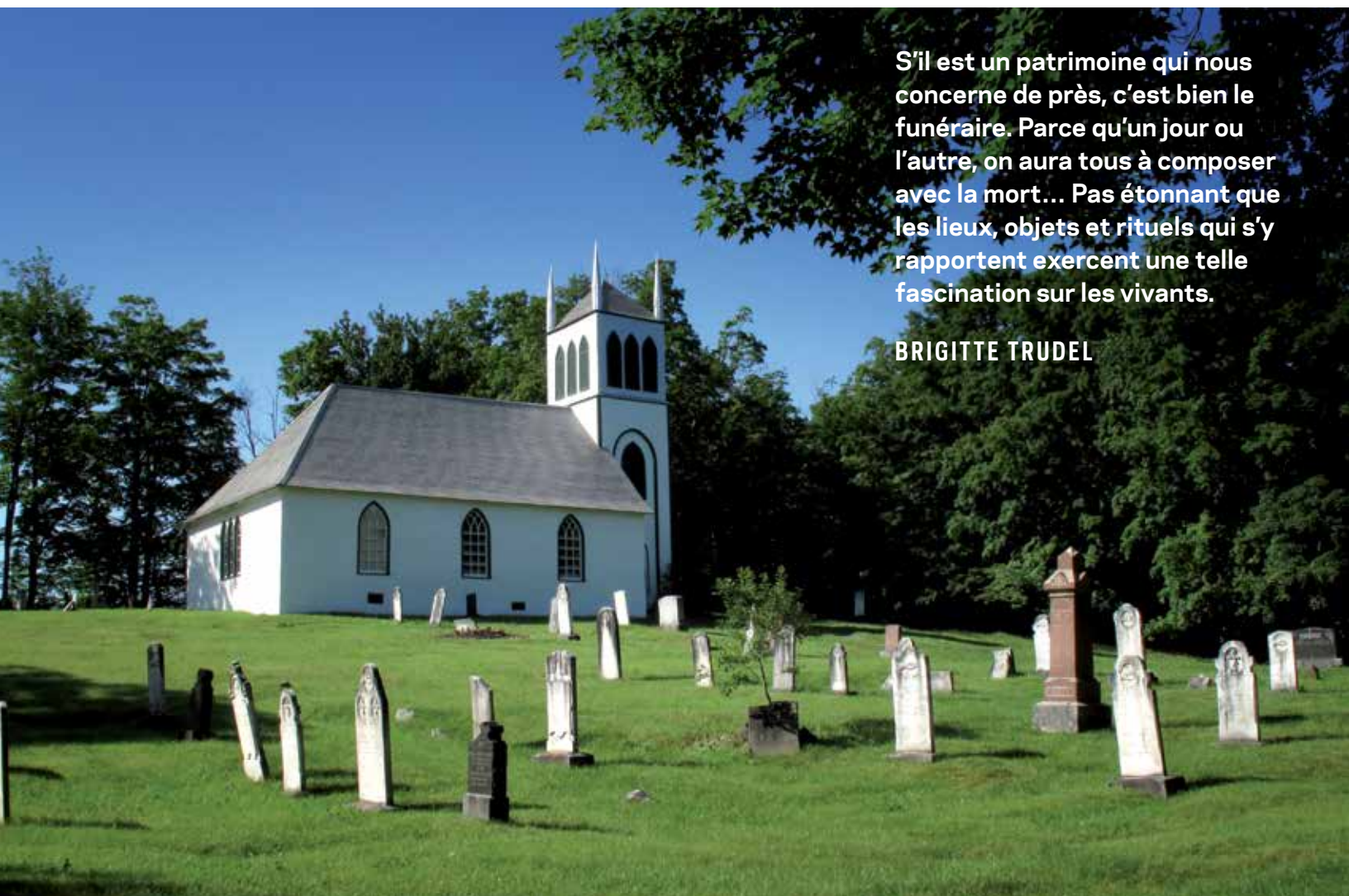
DOSSIER SPÉCIAL PATRIMOINE FUNÉRAIRE

DOSSIER
PATRIMOINE FUNÉRAIRE
UN RICHE HÉRITAGE

Mess de l'au

S'il est un patrimoine qui nous concerne de près, c'est bien le funéraire. Parce qu'un jour ou l'autre, on aura tous à composer avec la mort... Pas étonnant que les lieux, objets et rituels qui s'y rapportent exercent une telle fascination sur les vivants.

BRIGITTE TRUDEL



ages u-delà

Septembre 2016. Le centre de congrès de Lévis, près de Québec, accueille une étrange exposition. Un quotidien de la région la qualifie d'« osée ». Pourtant, l'événement n'est pas de facture légère. Il évoque même une certaine lourdeur.

L'histoire du monde funéraire au Québec : c'est le sujet qu'a exploré, l'an dernier, la Corporation des thanatologues du Québec dans le cadre de son congrès annuel. Le rassemblement marquait aussi le 60^e anniversaire de la fondation de l'organisme. Pour l'occasion, la présidente du congrès, Valérie Garneau, avait eu l'idée de recueillir auprès de collègues des artefacts de tout acabit, de les disposer par thèmes et de les rendre accessibles au public. « C'était un pari risqué, admet-elle. On ne savait pas comment les gens allaient réagir. »

La réponse ne s'est pas fait attendre. L'exposition, sur deux jours, a attiré environ 1500 curieux, bien plus que prévu par la thanatologie. Plusieurs ont fait la queue avant d'accéder aux sections consacrées à l'embaumement, à l'exposition des corps dans les résidences privées ou les salons funéraires, à la mortalité infantile, aux cercueils et corbillards, aux cartes de remerciement et annonces nécrologiques... Et les réactions ? « Les visiteurs posaient des questions. Ils étaient très ouverts. Certains évoquaient des souvenirs. D'autres suggéraient d'en faire une exposition permanente. »

Les lieux de sépulture témoignent de l'organisation de la communauté qu'ils desservent. Par exemple, dans le cimetière Springbrook Anglican de Frampton, en Beauce, les femmes mariées n'étaient pas enterrées avec leur époux, mais avec leur famille d'origine.

Photo : Denis Nadeau

Pour Valérie Garneau, la raison de cet engouement est claire. « On tend à l'oublier, mais la mort fait partie de la vie. Ces artefacts, ce sont nos racines », formule-t-elle.

À tous les mortels, salut !

L'épisode n'étonne en rien l'historien de l'art Michel Lessard, que l'exposition avait aussi fasciné. « Le patrimoine funéraire témoigne de notre culture, indique-t-il. Sa portée est telle qu'il dépasse le rapport ambigu qu'ont bien des Québécois avec la mort. C'est un univers fabuleux formé d'objets et de rites, mais aussi de lieux et de croyances. Il touche une foule d'aspects dont l'architecture, le vêtement, les sites de sépulture, le transport, le chant et la musique... »

Pour l'ethnologue et historien Jean Simard, qui a dirigé en 2008 le recueil *Cimetières : patrimoine pour les vivants*, cet héritage est d'autant plus précieux qu'il est le seul que nous ayons tous en commun. « Il nous concerne de façon intrinsèque, estime-t-il. On peut s'intéresser aux maisons anciennes sans jamais en posséder. Par contre, la mort nous touchera tous un jour ou l'autre. Être face au patrimoine funéraire, c'est être face à son avenir. »

Au cœur de ce vaste domaine se trouvent les cimetières, lieux essentiels de mémoire. Simplement sur le plan de la généalogie, les informations contenues par ces archives à ciel ouvert sont innombrables. Or, explorer ses racines sur le terrain s'avère beaucoup plus sensible que de se renseigner dans des manuscrits. « On parle d'une expérience existentielle, précise l'expert. La proximité des restes humains nous interpelle au plus profond de nous-mêmes. »

L'ethnologue cite le cas des descendants de Québécois émigrés aux États-Unis pour chercher du travail de 1840 à 1930. Ils sont nombreux à revenir dans la province se recueillir sur le lieu de sépulture de leurs ancêtres. Une quête des origines qui brasse de grandes émotions.

Écrins de la mémoire, les cimetières sont également de hauts lieux artistiques et culturels.

Comme une espèce de journal intime, chaque cimetière permet aussi de reconstituer la petite et grande histoire de la ville ou du village qui l'abrite. « Les événements qui ont marqué les habitants d'un endroit donné passent par là », remarque Michel Lessard. C'est ainsi qu'en parcourant le cimetière de Petite-Rivière-Saint-François, dans la région de Charlevoix, on apprend que l'incendie d'un chalet survenu en 1946 a entraîné neuf enfants dans la mort.

Miroirs des vivants

Autre facette qui fait l'intérêt des cimetières : ils sont le reflet du monde des vivants. D'abord, ils offrent une synthèse des pratiques religieuses liées à la mort dans la population locale. « Les lieux de sépulture en disent beaucoup sur notre perception de l'au-delà, de la divinité, du lien aux défunts, explique Michel Lessard. Prenez le lierre, très présent dans l'esthétique des sites catholiques. C'est un symbole de la montée vers le ciel. »



L'an dernier, le congrès annuel de la Corporation des thanatologues du Québec a été l'occasion d'une exposition sur l'histoire du monde funéraire au Québec. On y présentait entre autres ce cercueil pour enfant.

Source : Corporation des thanatologues du Québec

Ces aires de repos éternel constituent également un miroir de la société. « Ce sont des livres ouverts sur les caractéristiques des populations, note Jean Simard. Ils immortalisent les personnes, mais aussi leur appartenance sociale : les riches sont enterrés avec les riches, les pauvres avec les pauvres, les religions et les ethnies entre elles. » Ajoutons que les communautés religieuses possèdent leurs propres lieux de mise en terre, tout comme les militaires. Que les grands cimetières urbains affichent des zones qui se découpent comme autant de quartiers ethniques. Et que des espaces sont réservés aux enfants.

Chaque site fait écho à l'organisation de la communauté à laquelle il appartient, précise Jean Simard. Par exemple, au cimetière Springbrook Anglican de Frampton, en Beauce, les femmes ne sont pas enterrées avec leur mari. Chez les anglicans, en effet, elles rejoignent leur famille d'origine pour le dernier repos.

En ce sens, les cimetières sont un prolongement de la vie sociale. Quel beau prétexte, alors, pour la raconter ! Restauratrice spécialisée dans le patrimoine funéraire, France Rémillard organise des promenades au milieu des tombes qui lui servent d'accroches pour explorer la société québécoise. « Cela permet de situer le récit dans un lieu réel à partir de toute une gamme de personnages. » Et pour les thématiques, elle a l'embarras du choix : les grands décideurs, les femmes, les artistes, ceux qui ont donné leur nom à une rue, etc. « Les cimetières sont un excellent outil pour matérialiser notre histoire sociale », assure la spécialiste.

Musées à ciel ouvert

Écrins de la mémoire, les cimetières sont également de hauts lieux artistiques et culturels. Michel Lessard, qui a enseigné l'histoire de l'art à l'UQAM durant 30 ans, en faisait de véritables laboratoires pour ses étudiants. « Il n'existe pas de meilleur endroit pour illustrer les divers courants esthétiques », rapporte l'historien avec enthousiasme. Néoclassique, classique, Renaissance, gothique, romain, égyptien : tous les styles d'architecture y sont représentés. Cela se voit dans les monuments, les caveaux, les mausolées et les divers bâtiments. « Par exemple, au cimetière de Saint-Anselme, dans Bellechasse, une très belle chapelle de style néo-gothique tient lieu de charnier. »

La culture se reflète jusque dans les épitaphes. « Leur langage est lié aux courants littéraires de leur époque, relate Jean Simard.



Au cimetière de Saint-Anselme, dans Bellechasse, on peut admirer une chapelle de style néogothique ainsi qu'un portail et une clôture très élaborés, réalisés par une fonderie locale.

Photo : Pierre Lefebvre, Société historique de Bellechasse

À l'époque romantique, les textes l'étaient tout autant. D'autres mouvements ont entraîné des inscriptions plus discrètes.»

On peut admirer dans ces endroits les chefs-d'œuvre de sculpteurs renommés, dont Louis-Philippe Hébert, George William Hill, Alfred Laliberté ou Émile Brunet. Plusieurs autres œuvres valent le détour, même si elles ont été réalisées par des gens moins connus. Toujours au cimetière de Saint-Anselme, Michel Lessard rapporte que le portail et la clôture constituent un bel ouvrage très élaboré, fabriqué à la fonderie locale.

Dans ces jardins de pierres, même l'organisation du paysage relève de l'art. Choix des arbres, aménagements à l'anglaise ou à la française, distribution de zones ombragées ou ensoleillées, points de vue, ajout de grottes et de chemins de croix... « Plusieurs grands cimetières sont le fruit de conceptions architecturales qui n'ont rien à envier aux grands parcs et jardins », fait valoir Jean Simard.

Chemins de zénitude

D'ailleurs, leur fréquentation tient en grande partie au fait qu'ils font souvent office de parc dans les villes. « Pourquoi va-t-on dans les cimetières aujourd'hui ? demande Michel Lessard. Pour prendre contact avec la nature au milieu de l'urbanité. » Dans une société où tout va vite, ils offrent de la tranquillité. Et parce qu'on les associe à la contemplation et au respect, ils favorisent la réflexion. « Y déambuler nous ramène à des questions fondamentales sur notre condition humaine, poursuit l'historien. D'où je viens, où j'en suis et où je vais ? De ce fait, ce sont des lieux d'ancrage profond et authentique. »

Le besoin de renouer avec l'essentiel, en hausse à l'ère de la modernité, rend donc très actuelles ces terres de repos éternel. France Rémillard constate leur popularité à chacune des activités qu'elle y propose. « Nos événements sont courus parce que leurs multiples thématiques rejoignent un grand nombre de personnes, mais aussi parce que les gens ont le sentiment, légitime d'ailleurs, que les cimetières leur appartiennent. Ce ne sont pas que des endroits de passage. Ils jouent un rôle qui lie les personnes à leur existence passée, actuelle et future. » À ses yeux, fréquenter les lieux de sépulture fait évoluer notre concept de la mort et notre rapport avec elle.

Modifier les perceptions par rapport au monde funéraire : c'était le but avoué de la thanatologue Valérie Garneau avec son exposition à Lévis. Les pratiques changent dans ce domaine, ce qui entraîne une multitude d'interrogations quant à l'avenir. « Pour trouver des réponses, il est grand temps de rapprocher les gens de la mort, d'intégrer à leur vie cette étape finale de l'existence », conclut-elle.

Les cimetières, comme tous les objets et rites de l'univers funéraire, constituent un patrimoine vivant et dynamique. Osé aussi ? Sans doute. Mais n'est-ce pas la manière idéale d'apprivoiser la mort, dont on dit justement qu'elle est le dernier tabou ? ♦

Brigitte Trudel est une journaliste indépendante et nouvelliste de Québec.

Pas de pour les

Stèles brisées, monuments défraîchis, ornements subtilisés : aux quatre coins du Québec, des cimetières sont abandonnés à leur triste sort. Il importe pourtant de préserver la mémoire dont ils sont les gardiens. Mais comment ?

JEANNE CORRIVEAU



Photo : Pascal Huot

repos s cimetières

En 2011, la fabrique de Notre-Dame-de-Bonsecours de L'Islet a posé un geste drastique. Aux prises avec un manque d'espace dans son cimetière, elle a retiré 150 monuments funéraires pour réaffecter les lots dont les droits de concession étaient en souffrance. Au Québec, les familles sont propriétaires du monument funéraire. Mais le lot où reposent les dépouilles leur est loué en vertu d'un bail emphytéotique (de longue durée) qui en inclut l'entretien. Dans le langage courant, on parle de perpétuité, mais en termes de loi, le contrat ne dépasse pas 99 ans. Après quoi, l'entente doit être revue.

La nouvelle a sonné l'alarme pour les organisations qui se penchent sur la protection du patrimoine funéraire. Déjà, les églises désertées par les fidèles leur causaient des maux de tête ainsi qu'aux fabriques. Chaque année, dans la province, une quarantaine de lieux de culte sont fermés, vendus, démolis ou transformés. «Imaginez avec les cimetières, c'est bien moins *glamour*. C'est la catastrophe», s'exclame l'anthropologue Brigitte Garneau, présidente de Pierres mémorables, un organisme voué à la sauvegarde des lieux de sépulture.

Dans un univers où la perpétuité n'est pas éternelle, la recherche de solutions pour rescaper le patrimoine funéraire représente un défi de taille. À l'instar de la mort, les cimetières n'ont pas la cote. Et malgré quelques pistes, on est loin de la fontaine de jouvence.

La crémation gagne du terrain

La désaffection religieuse n'est pas seule responsable du déclin des cimetières. Le feu vert donné par l'Église catholique romaine à l'égard de la crémation en 1963 leur a porté un dur coup. Tout comme l'autorisation par le gouvernement

du Québec de l'installation de crématoriums hors des cimetières, en 1972.

En 1973, le taux de crémation au Québec s'élevait à environ 3 %, selon les données compilées par Yvon Rodrigue, cofondateur des Services mémorables Harmonia. En 2012, il a bondi jusqu'à 75 %. En parallèle, l'inhumation dans un cimetière religieux a chuté de 30 % en 40 ans. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que les fabriques voient fondre leurs revenus et que plusieurs des quelque 2700 cimetières au Québec, recensés par l'Écomusée de l'Au-Delà, aient triste mine. «Les cimetières, j'en ai vu dans toutes les régions. Certains sont laissés complètement à l'abandon. Les stèles jetées par terre. Celles de nos grands personnages publics mises au rebus», se désole Brigitte Garneau.

C'est sans compter les ravages du vandalisme qui incite des gestionnaires à limiter l'accès à leurs cimetières. «On ne sera jamais à l'abri d'événements ponctuels causés par un groupe qui fête un peu trop ou des personnes délinquantes», admet François Chapdelaine. Le cimetière Saint-Charles à Québec, dont il est le directeur général, a été le théâtre, il y a deux ans, d'actes de vandalisme sans précédent. Néanmoins, selon lui, le temps, qui fait en sorte que des monuments délaissés se détériorent, demeure le pire des vandales. Et donc, la première cible sur laquelle agir.

L'exemple de l'Ontario

Au Québec, à l'heure actuelle, diverses lois et règles, tant publiques que privées, régissent les cimetières. En 2013, à l'occasion du Colloque sur l'avenir des cimetières du Québec mené par l'Écomusée de l'Au-Delà et la Société québécoise d'ethnologie, les participants ont produit une déclaration en vue d'uniformiser la situation. Celle-ci suggère d'assujettir les cimetières à un encadrement législatif qui engloberait l'ensemble

« C'est dramatique de constater que les anges vont à la casse, mais c'est pire encore de penser qu'au Québec, nous nous privons de nos repères identitaires. »

— Brigitte Garneau

des activités liées à la disposition des restes humains et des cendres. Elle propose également de placer les cimetières en difficulté sous la responsabilité des municipalités. Enfin, elle conseille la création d'un fonds en fiducie par le gouvernement du Québec afin d'assurer non seulement l'entretien des cimetières, mais aussi celui des monuments et autres ouvrages funéraires.

Brigitte Garneau croit qu'à ce sujet, l'Ontario devrait servir d'inspiration. En 2012, la province a adopté la Loi sur les ser-

vices funéraires et les services d'enterrement et de crémation. Cette loi donne une définition large aux cimetières, incluant les mausolées et les colombariums. Elle décrit les pouvoirs municipaux en matière de désignation patrimoniale et d'expropriation. Et elle oblige les propriétaires de cimetières à se doter d'un fonds d'entretien qui correspond à 40 % du montant versé lors de l'achat de concession d'un lot.

Cela dit, pour l'anthropologue, la préservation du patrimoine funéraire ne se limite pas aux lieux physiques : « C'est dramatique de constater que les anges vont à la casse, mais c'est pire encore de penser qu'au Québec, nous nous privons de nos repères identitaires. »

MIEUX VAUT PRÉVENIR...

La responsabilité d'entretenir les monuments funéraires incombe à leurs propriétaires. Malheureusement, ces derniers n'ont souvent pas les moyens de faire restaurer par des professionnels les œuvres détériorées. Pourtant, plusieurs gestes simples pourraient éviter d'en arriver à une telle nécessité. En 2016, la Fabrique de la paroisse Notre-Dame de Montréal a publié *Guide d'entretien pour votre monument*, consacré aux ouvrages comportant des composantes métalliques. Il faut dire que l'inventaire du cimetière Notre-Dame-des-Neiges, réalisé en 2008, avait confirmé l'importance de ce type de monuments sur place (1700 répertoriés). D'où l'idée de créer cet outil. On y explore les problèmes pouvant toucher les éléments de métal et les stèles, en plus de proposer des solutions pour les résoudre. Par exemple, un examen annuel des ancrages, du joint de scellement et du métal ainsi que de menus travaux pour retarder la corrosion du bronze, de la fonte et de l'aluminium peuvent faire une grande différence. À télécharger sur le site de l'Institut du patrimoine funéraire du Québec (<http://ipfq.ca/outils-references/>). (J. Ouellet)

Des morts tranquilles ?

Plusieurs fonds d'entretien sont dans une situation précaire chez nous, reconnaît François Chapdelaine, qui préside aussi l'Association des cimetières chrétiens du Québec. « Moins les gens se font inhumer, moins il y a d'argent versé dans ces fonds en fiducie. Les sommes stagnent, puis fondent, car leur pouvoir diminue face à l'indice des prix à la consommation », explique-t-il.

Il cite le cas d'un riche notaire qui, il y a plus d'un siècle, s'est fait construire un imposant monument funéraire, mais dont la descendance, moins fortunée, ne peut en assurer la restauration. Comment protéger ce patrimoine, sans aliéner des sommes au détriment d'autres familles ?

Selon le président, la protection du patrimoine funéraire passe par une réorganisation de la gestion des cimetières. « C'est un domaine en évolution. Les cimetières ne sont pas si tranquilles qu'on le dit. » Cette année, par exemple, les cimetières Saint-Charles et Notre-Dame-de-Belmont qu'il dirige, à Québec, ont pris en charge sept petits cimetières paroissiaux en péril de la région. « On a accepté parce qu'on ne voulait pas les laisser à l'abandon, pas plus que les familles qui ont besoin de services. »

Un monde en évolution

Les compagnies sans but lucratif qui gèrent des cimetières disposent de ressources plus spécialisées et sont mieux outillées que plusieurs fabriques pour assurer la pérennité de



Le cimetière de Saint-Georges-de-la-Ouiatchouan fait partie des lieux de sépulture classés par le gouvernement du Québec puisqu'il se situe dans le site patrimonial du Village historique de Val-Jalbert.

Photo : Laurent Blanchette, cimetiereduquebec.ca

ces lieux de repos, avance François Chapdelaine. Il estime toutefois que la création, l'an dernier, de l'Institut du patrimoine funéraire du Québec, qui regroupe divers acteurs du domaine, permettra de développer de meilleures pratiques. Parmi elles, protéger les monuments à valeur patrimoniale et conseiller les directions de cimetière.

Les cimetières québécois n'ont pas su s'adapter aux nouveaux rites funéraires et à la diversité culturelle, estime le directeur de l'Écomusée de l'Au-Delà, Alain Tremblay. Il reproche à certains grands cimetières de privilégier des segments de marché plus rentables, comme les enfeus dans des mausolées collectifs, au détriment de la clientèle traditionnelle et des nouveaux rituels. « Les cimetières québécois sont dans une dynamique d'entreprise. Pourtant, leur fonction n'est pas d'être un *business* mais d'accueillir la population avec ses différences », dit-il. Selon lui, il faut démocratiser ces institutions et les rendre plus conviviales afin que la population se les réapproprie.

Cette meilleure adaptation pourrait même contribuer à la conservation des églises patrimoniales en péril si on y aménageait des columbariums, avance-t-il. « Il n'est pas question d'encombrer les églises avec des morts, mais j'ai suggéré de prévoir des fonctions funéraires dans l'église Saint-Eusèbe-de-Verceil du quartier Centre-Sud, à Montréal. Elle est menacée de démolition. L'endroit pourrait être partagé avec des organismes communautaires qui en assureraient la surveillance. Ça



Menacée de fermeture il y a quelques années, l'église Saint-Joseph à Drummondville poursuit ses activités grâce à l'aménagement, dans son enceinte, d'un salon funéraire avec columbarium.

Source : Fondation Yves Houle



De toute beauté, cette enfilade de caveaux au cimetière Notre-Dame-des-Neiges ! Pourtant, Alain Tremblay, de l'Écomusée de l'Au-Delà, s'inquiète de la détérioration de certains d'entre eux.

Photo : Guillaume D. Cyr

permettrait à la paroisse de toucher des revenus d'appoint. Mais je n'ai jamais pu avoir de discussions à ce sujet avec l'Archevêché.»

Le défi de la protection

Les cimetières peuvent obtenir des subventions pour restaurer leurs sites, mais encore faut-il qu'ils soient classés ou cités. À l'heure actuelle, 20 cimetières sont classés en vertu de la Loi québécoise sur le patrimoine culturel. C'est le cas, par exemple, du cimetière du Couvent des Ursulines de Québec et du cimetière Saint-Paul, à Saint-Paul-d'Abbotsford. Et 80 font l'objet d'une citation. D'autres se trouvent dans le périmètre des 12 sites patrimoniaux déclarés, dont le cimetière Notre-Dame-des-Neiges dans le site patrimonial du mont Royal.

La loi prévoit que tout propriétaire d'un bien patrimonial classé doit s'assurer de sa préservation et obtenir l'autorisation du ministre avant de procéder à certains travaux. L'aide financière peut atteindre 40% du coût des dépenses admissibles. Reste qu'un classement impose des contraintes qui compliquent chaque intervention et font grimper la facture des travaux, ce qui peut rebuter les gestionnaires.

Quant à la municipalisation des cimetières, une mesure inspirée du modèle français, elle ne fait pas consensus. Brigitte Garneau croit qu'une prise de contrôle par les villes est de nature à rebuter les autorités religieuses, particulière-

ment chez les catholiques. Pour sa part, François Chapdelaine doute que les municipalités québécoises aient un quelconque intérêt à prendre en charge les cimetières.

Bienvenue au cimetière

Malgré les réflexions entamées, l'avenir des cimetières peine à soulever l'intérêt du public. Pourtant, ils sont les gardiens de la mémoire des morts, celle que l'indifférence finit par effacer.

L'architecte Mario Brodeur a dirigé la publication du *Guide des cimetières du Québec*, paru en 2012. Il est d'avis que la société contemporaine ressent un immense malaise devant la mort. Ce sentiment incite les endeuillés à préférer des formalités simples pour faire disparaître les corps en optant notamment pour l'incinération et la dispersion des cendres des défunts dans la nature : « Le cimetière n'a donc plus son rôle de lieu religieux ou culturel. Son usage apparaît obsolète, d'où la mise en péril de sa conservation. »

Selon lui, travailler à une prise de conscience collective sur les bienfaits du rituel dans le deuil et rendre les cimetières accueillants et accessibles sont des pistes à privilégier : « La meilleure façon de conserver le patrimoine consiste tout simplement à l'utiliser. » ♦

Jeanne Corriveau est journaliste au *Devoir*.



Maisons distinctives sur mesure
Rénovation / Restauration / Patrimoine
Architecture écologique

MARYSE LEDUC

ARCHITECTE ET DESIGNER
OAA / PA LEED

WWW.MARYSELEDUC.COM | 514 287-1214



Michel Gilbert

Ébéniste-restaureur

Mobilier et objets d'art anciens



Photo: Liette Gilbert

Restauration du grand catafalque à baldaquin
Collection Fabrique de Saint-Joseph-de-Beauce

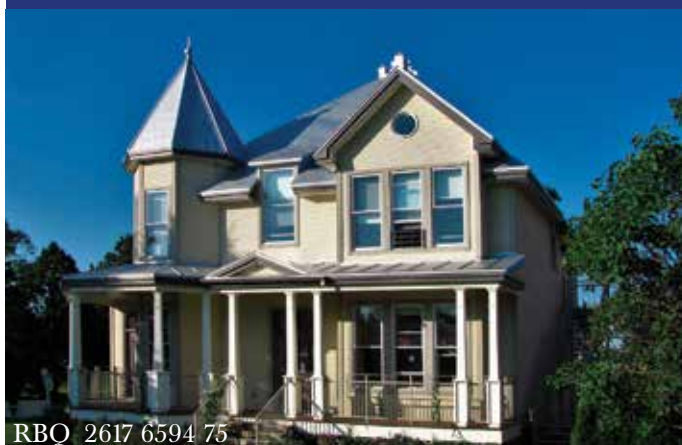
Diaporama de la restauration sur mon site Internet

1 888 515-5128 • doucine@globetrotter.net

www.michelgilbertebeniste.com



Depuis 1987

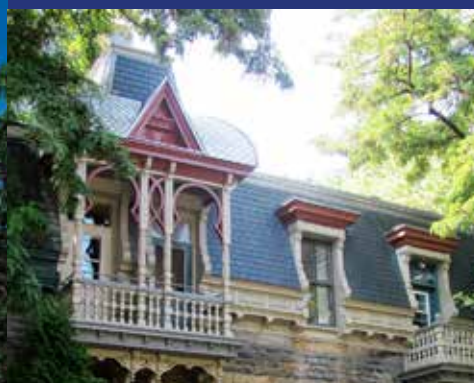


RBQ 2617 6594 75

*Entreprise familiale
Toitures traditionnelles*

- ♦ à baguette
- ♦ à joint debout
- ♦ à la canadienne

Cuivre acier ardoise



www.tole-bec.com

450 661-9737

1212, rue Tellier Laval (Québec) H7C 2H2

À la vie,



Assurer la pérennité des lieux de sépulture comporte de grands défis. Sur le terrain, des intervenants inspirés lancent des initiatives inspirantes. Voici trois projets qui méritent d'être mieux connus.

VALÉRIE GAUDREAU

POUR LA SURVIE DU PATRIMOINE FUNÉRAIRE

Pour un organisme qui se consacre à la mort, l'Écomusée de l'Au-Delà est bien vivant! Depuis sa fondation, en 1991, il a mis sur pied un nombre impressionnant d'initiatives et d'activités. Avec toujours le même objectif: «promouvoir la sauvegarde, la conservation, la restauration et la connaissance des cimetières».

Cette mission se traduit par la production de documentation, l'organisation de colloques et la visite guidée de lieux de sépulture. L'Écomusée échange avec les municipalités et les fabriques pour préserver et valoriser le patrimoine funéraire. Il intervient aussi sur la place publique afin que «la commémoration des défunts [se fasse] dans le respect des valeurs spirituelles, civiques, patrimoniales et environnementales de la société contemporaine».

Monument du cimetière Notre-Dame-des-Neiges, à Montréal, un lieu où l'Écomusée de l'Au-Delà organise plusieurs visites guidées, année après année.

Photo : Guillaume D. Cyr

à la mort

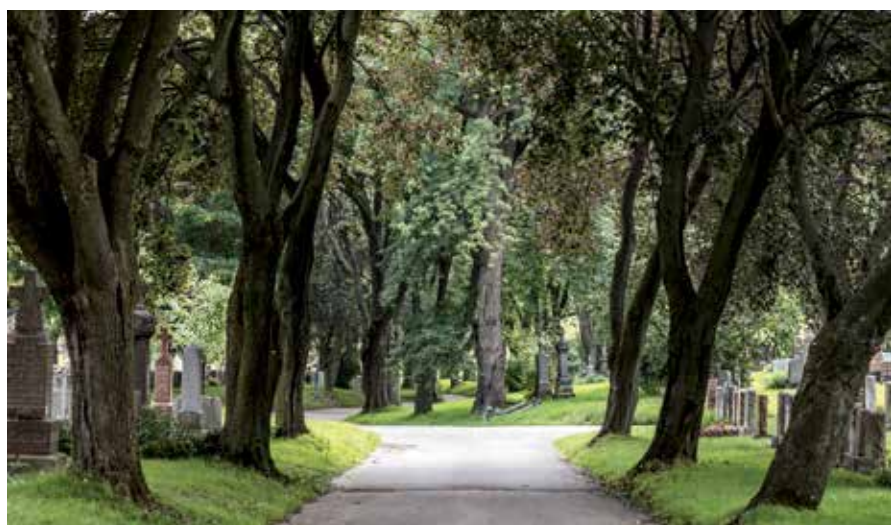
« En 1991, le corpus documentaire était inexistant. On n'avait aucune connaissance, ou très peu, sur ce sujet », note d'entrée de jeu le directeur de l'Écomusée de l'Au-Delà, Alain Tremblay.

Il cite comme moment charnière la tenue, en 1997, du colloque *Le patrimoine de nos cimetières* : s'entendre pour agir. Cette réunion a jeté les bases du travail dans ce domaine par l'identification de trois priorités : connaître le patrimoine funéraire, le faire connaître et créer des alliances. Ces trois axes orientent toujours les travaux de l'Écomusée, devenu une référence en recherche. Aujourd'hui, une trentaine de spécialistes gravitent autour de cette fédération qui possède des branches à Montréal, à Québec et en Estrie-Montérégie. La notoriété de l'organisme traverse même l'Atlantique. Jean-Jacques Noth, défunt président de l'Association crématisiste de Strasbourg, lui a récemment légué près de cinq tonnes de documents. Une imposante quantité d'archives à classer et à gérer. « Nous estimons être en mesure d'en numériser deux tonnes », avance M. Tremblay.

Mais pour mener à bien sa mission, l'Écomusée a besoin d'argent. L'organisme mise depuis 2011 sur le Fonds de dotation perpétuel pour le patrimoine funéraire du Québec. Grâce au soutien de la Fondation du Grand Montréal, chaque don est multiplié par trois.

Promouvoir ce fonds de dotation est d'ailleurs un objectif pour Alain Tremblay. Son équipe a beau sensibiliser le public par des visites de cimetières et en tenant diverses activités pour spécialistes ou citoyens, elle n'a pas les moyens de réaliser toutes ses ambitions. La section Estrie-Montérégie, lancée en 2014, a donné des résultats « modestes », vu le vaste territoire à couvrir. « On tente beaucoup d'expériences. Elles ne réussissent pas toujours, mais on recommence. Souvent, la somme des échecs se transforme en succès », philosophe le directeur de l'Écomusée de l'Au-Delà.

Le savoir évolue pour tenir compte des nouveaux rituels, de la pratique croissante de la crémation et des préoccupations environnementales, par exemple. « Nos lieux de sépulture doivent s'adapter pour correspondre davantage à ce que la société est devenue. »



Lors de la visite de *Continuité* au cimetière catholique Notre-Dame-des-Neiges, Alain Tremblay faisait remarquer que les arbres y sont disposés au pourtour des îlots, contrairement à ce que l'on voit chez son voisin protestant, le cimetière Mont-Royal, où leur agencement vise plutôt à multiplier les perspectives et les paysages.

Source : Guillaume D. Cyr

PREMIERS MINISTRES POUR L'ÉTERNITÉ

De Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, élu en 1867, jusqu'à Jacques Parizeau, décédé en 2015, le Québec a connu de nombreux premiers ministres, dont 24 reposent aujourd'hui dans leur tombe. La Commission de la capitale nationale du Québec a entrepris de restaurer et de mettre en valeur la sépulture de ces chefs d'État. Un geste digne du rôle majeur qu'ils ont joué dans l'histoire.

Dans les cimetières Notre-Dame-de-Belmont à Québec, Notre-Dame-des-Neiges à Montréal, Saint-François d'Assise



Le mausolée d'Honoré Mercier, pendant et après les travaux
Photo : Jean-Philippe Servant, CCNQ



en Montérégie, Saint-Louis en Mauricie... En plusieurs endroits, des experts ont restauré les pierres tombales de ces hommes politiques. Un mandat confié à la Commission par la Loi sur le patrimoine culturel, entrée en vigueur en 2012.

« On peut dire que la portion restauration est complétée, lance l'historien et chargé de projets à la Commission, Frédéric Smith. Maintenant, notre regard va se porter vers l'entretien et la mise en valeur. »

L'an dernier, en guise de projet-pilote, l'organisme a commencé à implanter des bornes signalétiques indiquant le rôle joué par ces défunts du temps de leur vivant. Ces pierres en granite noir de Péribonka présentent le portrait de chaque premier ministre en précisant son nom et la période où il a exercé le pouvoir. Elles ont, dans un premier temps, été installées devant les pierres tombales de Jean Lesage (cimetière Notre-Dame-de-Belmont à Québec) et de Jacques Parizeau (cimetière de Laval). D'autres suivront au cours des prochaines années. « La moitié des sépultures en question ne mentionnent pas que la personne a été premier ministre du Québec », explique M. Smith.

Si certains monuments funéraires ont nécessité peu de travaux, ce n'est pas le cas du mausolée d'Honoré Mercier, abritant les restes de celui qui a été premier ministre de 1887 à 1891. De taille imposante, ce caveau à la façade de pierres ornementales a fait l'objet d'une importante restauration en 2015 au cimetière Notre-Dame-des-Neiges, à Montréal.

Il a fallu remplacer une vingtaine de pierres fissurées afin de ravalier la façade, puis reproduire la porte ornementale en acier,

qui ne fermait plus malgré sa restauration dans les années 1940. Le Centre de conservation du Québec a contribué à évaluer l'état de détérioration du bâtiment et à documenter ses techniques de construction. « Ce sont des méthodes qui n'existent plus », indique Jean-Philippe Servant, coordonnateur en aménagement et architecture à la Commission. Exécutée par des entrepreneurs spécialisés en maçonnerie traditionnelle, la restauration a coûté 109 000 \$.

Ce travail de moine en a valu la peine, selon la Commission de la capitale nationale du Québec. « Les premiers ministres sont des vedettes dans les cimetières, illustre M. Servant, en allusion au tourisme historique et religieux. Il faut signaler leur présence pour que leur mémoire se perpétue dans le temps. »

DES ARCHIVES GRAVÉES DANS LA PIERRE

« Nos cimetières sont bien plus que des endroits où nous inhumons nos défunts. Ce sont de véritables documents d'archives dans lesquels sont consignées une multitude d'informations, dont plusieurs sont inédites. »

Ce passage tiré d'un texte de la Ville de Sutton résume bien ce qui a motivé cette municipalité de la Montérégie à se doter d'une politique d'entretien et de conservation des cimetières et autres lieux de sépulture, en avril 2012.



Nommé le « surveillant des pauvres », Horace P. Sweet a créé un lieu de sépulture communautaire sur une parcelle de son terrain en 1840 : le cimetière South Sweet. Il y repose aujourd'hui aux côtés de plusieurs enfants enterrés sans identification.

Photo : Louis-Michel Major

Deux ans plus tôt, Héritage Sutton avait réalisé un inventaire des cimetières sur le territoire de la ville. Il en comptait 17, regroupant plus de 730 monuments funéraires.

« On a constaté que ces cimetières avaient des situations très différentes », indique Claudine Filion-Dufresne, agente de développement culturel à la Ville de Sutton. Certains étaient bien entretenus alors que d'autres se trouvaient dans un état de dégradation préoccupant. D'autres encore étaient sans propriétaire, fermés, voire littéralement abandonnés. Comme la ville est riche de l'histoire anglo-saxonne des Cantons-de-l'Est, on y trouve aussi des cimetières de diverses religions : protestants, catholiques ou multiconfessionnels. Parfois, ils sont situés sur des propriétés privées. Autant de particularités à considérer dans un plan global d'entretien et de conservation. De plus, il fallait prendre en compte le zonage et les ressources disponibles, mais surtout, obtenir l'accord des propriétaires pour que ces lieux de sépulture fassent partie d'un parcours patrimonial.

La municipalité commence donc par convoquer les propriétaires des terrains en question. « Ils sont pratiquement tous venus, et avec beaucoup d'enthousiasme », se réjouit M^{me} Filion-Dufresne.

Une équipe de professionnels retrace ensuite l'histoire des sites funéraires locaux et des défunts qui y sont inhumés. Les cimetières mal en point sont nettoyés et rafraîchis. Les interventions sont parfois mineures, mais elles permettent de valoriser ces lieux méconnus, voire littéralement ignorés. « Parfois, il s'agit juste de réparer une porte ou d'installer

un banc », mentionne l'agente de développement culturel. Une bonne partie du travail est effectuée par les employés municipaux.

Une fois la recension et l'entretien effectués, la Ville de Sutton se consacre à faire connaître ce patrimoine. Elle crée un premier circuit touristique présentant 11 cimetières sur 17, doté d'un audioguide téléchargeable sur une application mobile. Elle rédige aussi une fiche d'interprétation pour certains lieux de sépulture : celui de Westover et son empreinte anglicane, celui de la Légion royale canadienne, qui regroupe une cinquantaine de tombes d'anciens combattants, ou celui de Pettes-Aseltine, un cimetière communautaire qui était devenu « orphelin », c'est-à-dire sans propriétaire légal.

Les idées ne manquent pas pour la suite des choses. La municipalité entend multiplier les événements, par exemple des soirées de contes relatant des épisodes ou des personnages marquants de l'histoire de Sutton par l'entremise des cimetières. De telles activités ludiques et éducatives s'adresseront autant à la population locale qu'à celle de l'extérieur, au moment où le tourisme généalogique est en pleine croissance. Les Américains et Anglo-Québécois montrent beaucoup d'intérêt pour leurs racines, note Claudine Filion-Dufresne.

Il y a de l'avenir dans les cimetières, donc ? « Oui, on peut dire ça », conclut-elle, un sourire dans la voix. ♦

Valérie Gaudreau est journaliste et directrice de l'information au quotidien *Le Soleil*.

DOSSIER
PATRIMOINE FUNÉRAIRE
VISITE GUIDÉE

Jardins de méré

Le cimetière du Père-Lachaise à Paris accueille plus de trois millions de visiteurs par an. Les nôtres sont moins courus, mais il suffit d'y mettre les pieds – pas devant, de préférence – pour découvrir leurs richesses.

NICOLE BEAULIEU



Source :

S moire



« Qui dort avec qui? » C'est l'une des questions que Brigitte Garneau s'est posées avant d'entreprendre ses recherches sur le cimetière Saint-Charles à Québec, le plus peuplé de la région. Drôle de façon d'aborder un lieu de sépulture, direz-vous. Pas pour l'anthropologue. Elle a beaucoup appris sur les familles et la société québécoises en scrutant les épitaphes de la vieille partie du cimetière inscrites entre 1855 et 1967.

Au pied du mausolée Paquet, par exemple, une dalle de marbre blanc révèle que Zéphirin et Marie-Louise avaient parmi leurs descendants un fils adoptif. L'inscription rend aussi compte du taux effarant de mortalité infantile au début du XX^e siècle. Et elle illustre la coutume répandue au Québec de transmettre le prénom de l'enfant décédé au suivant. Pas mal pour une seule page de pierre !

Des lieux de sépulture, la province en compte plus de 2500. Parmi les plus anciens, en plein cœur du Faubourg Saint-Jean, à Québec, on trouve Saint-Matthew, qui a accueilli plus de 6000 défunts de confessions anglicane ou presbytérienne entre 1772 et 1890. Peu d'entre eux ont eu droit à une pierre tombale, la fosse commune prévalant à l'époque.

Mais, au milieu du XIX^e siècle, les choses commencent à changer au pays. Avec la création en 1804 du Père-Lachaise, à Paris, la tendance aux cimetières végétalisés, construits en dehors des villes, se répand en Europe et aux États-Unis, puis jusque chez nous. Mausolées, monuments, statues, rien n'est trop beau pour célébrer le culte des morts. Fini l'enfouissement anonyme. Vive le vedettariat funéraire !

Cinq de ces cimetières-jardins ont retenu notre attention. Le premier cimetière rural du Canada, Mount Hermon, voit le jour à Sillery en 1848. D'autres suivent bientôt : Mont-Royal (1852) et Notre-Dame-des-Neiges (1854) à Montréal, Saint-Charles (1855)

Deux sections du cimetière Saint-Charles accueillent des Chinois christianisés et témoignent de leur histoire.

Photo : Guillaume D. Cyr



Au cimetière Saint-Charles, le monument Venner, originalement destiné au fils de Napoléon 1^{er}, attire les regards. Même sa clôture, dessinée par l'architecte Charles Baillaigé, vaut le détour.
Photos : Pascal Huot



Plusieurs visiteurs du cimetière Notre-Dame-de-Belmont demandent à voir s'est produit en 1950 sur le mont Obiou, en France.

UN RÉPERTOIRE COLLABORATIF

Partout au Québec, des cimetières risquent de sombrer dans l'oubli. Mais la passion des sœurs Nicole et Diane Labrèche pourra peut-être les préserver. Mine de rien, elles sont en train de construire une œuvre exemplaire. Leur site cimetieresduquebec.ca présente déjà les pierres tombales de plus de 400 cimetières, certains des coins les plus reculés, répertoriés en tout ou en partie.

Si les deux sœurs parcourent encore elles-mêmes les lieux de sépulture, photographiant toutes les pierres tombales «même celles qu'on trouve au fond des ravins», dit Nicole, elles profitent aussi de la collaboration du public. Un seul homme leur a déjà envoyé 15 000 photos ! Une femme de la Gaspésie a documenté les tombes de villages fermés. Avec l'aide d'une poignée de bénévoles, les sœurs Labrèche localisent les cimetières, traitent les images, intègrent les données dans un fichier Excel. Pour nourrir leur travail, un autre site Web leur est fort utile : issu d'une initiative populaire, leslabelle.com présente plus de 3000 lieux d'inhumation, sans références aux pierres tombales toutefois. (N. Beaulieu)

puis Notre-Dame-de-Belmont (1859) à Québec. La valeur patrimoniale de ces lieux de sépulture, tant du point de vue de l'histoire, de la religion que de l'art, ne fait aucun doute. Alors que les trois premiers jouissent du statut de lieu historique national, les deux autres figurent au Répertoire du patrimoine culturel du Québec. Dans un décor magnifique, ils ont beaucoup à raconter aux vivants.

Saint-Charles : chercher et trouver Irma

«Les pierres tombales nous parlent», déclare Brigitte Garneau, en écho au titre du livre qu'elle lançait en juin dernier devant un groupe de mordus du patrimoine funéraire. Si la présidente de Pierres mémorables, un OSBL voué à la sauvegarde des lieux de sépulture, a choisi d'y explorer à fond le cimetière Saint-Charles, situé en basse ville de Québec, c'est par attachement à la culture populaire. «Attention ! Populaire ne veut pas dire pauvre.» Elle y a repéré de somptueux monuments et un nombre impressionnant de statues : parmi les Sacré-Cœur et les Vierge Marie, que d'anges ! Parfois splendides. Elle a compté une vingtaine d'enclos familiaux. «Tous différents. Même dans la mort, les gens ont cherché à se singulariser.» Ou à rivaliser ?

Ici repose l'élite marchande et libérale des années 1855 à 1967 à Québec : les Paquet, Laliberté et Brunet, commerçants de la rue Saint-Joseph, sommeillent à proximité. Neuf des 34 maires de la ville s'y trouvent. Et bien des gens de métier : tanneurs, ferblantiers ou charpentiers, précisent leurs épitaphes.

Un monument bouleverse. C'est le monolithe de granit rose consacré aux victimes de l'incendie à l'Hospice Saint-Charles (ancien Hôpital de la Marine) : le 14 décembre



ce monument en mémoire d'une des victimes de l'écrasement d'avion qui



Au cimetière Mount Hermon, des défunts de différentes confessions et origines se côtoient. On y trouve notamment des Inuits, comme en témoigne cette stèle.

1927, rue Dorchester, 30 fillettes âgées de 4 à 9 ans et une jeune fille de 16 ans – Rose Gaudreau – ont péri.

Brigitte Garneau avoue un faible pour les deux sections consacrées aux Chinois christianisés. Avec leurs pierres colorées, elles nous livrent quelques bribes de l'histoire trop peu connue de ces immigrants.

Mais où est donc Irma LeVasseur? La première femme médecin francophone du Québec, illustre petite-fille de William Venner, riche banquier du quartier Saint-Roch, pourrait bien se cacher dans l'un des 30 cercueils du mausolée familial. Lors d'un voyage en Italie, vers 1858, le grand-père avait craqué pour le tombeau destiné au fils de Napoléon 1^{er} et de Marie-Louise d'Autriche, «l'Aiglon», déjà inhumé à Vienne. Un achat de 50 000 \$, une fortune. L'architecte Charles Baillairgé avait dessiné une vaste crypte, une clôture de fer forgée identique à celle de la Basilique de Québec et un petit temple grec pour accueillir l'ouvrage en marbre de Carrare: le sarcophage, la déesse antique – qui ne survivra pas aux hivers québécois – et l'urne drapée. Qui dort là? Mystère. Aucun nom n'y figure.

Irma se trouve ailleurs. Son nom apparaît au bas du sobre monument de son autre grand-père, Zéphirin LeVasseur. On s'étonne de si peu pour la cofondatrice de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus et du Centre Cardinal-Villeneuve, tous deux à Québec, et de l'Hôpital Sainte-Justine à Montréal. Il est vrai qu'elle est morte dans l'oubli et la pauvreté le 5 janvier 1964.

Belmont : jardin victorien

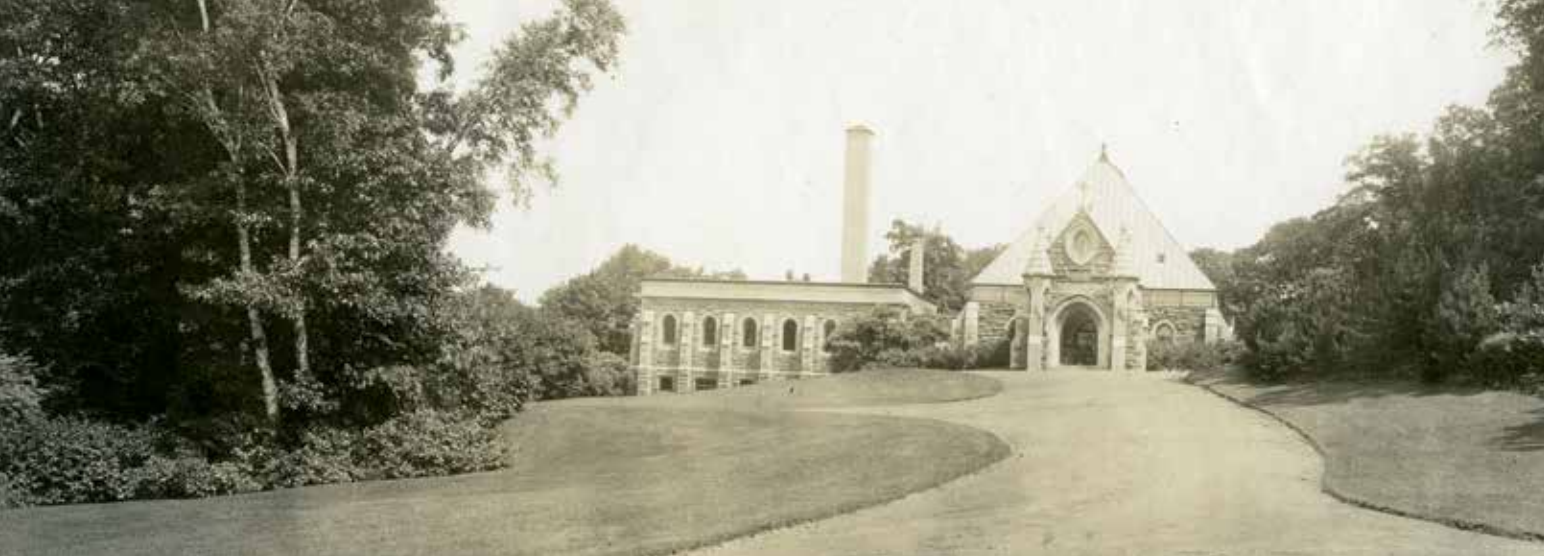
Docteure en géographie, Lorraine Guay s'intéresse à l'évolution des cimetières depuis plus de 25 ans. En 1991, elle signait un article à ce sujet dans *Continuité*. Quand la Ville de Québec

force les morts à migrer en zone rurale, par règlement en 1855, l'inhumation entre dans une nouvelle ère : « Un autre modèle de cimetière se développe, axé sur le culte des morts et conçu pour la promenade. Le paysage devient très important, les grands lots familiaux apparaissent. »

Dans le *Guide des cimetières du Québec*, elle présente Notre-Dame-de-Belmont. Un exemple éloquent de cimetière-jardin, dit M^{me} Guay. « La société d'hier est inscrite dans le paysage », résume-t-elle. La géographe en convient : le patriarcat règne au cimetière, partout le nom de l'homme s'impose... La hiérarchie sociale saute aux yeux. « On voit comment les gens vivaient. Les riches se trouvent avec les riches, les pauvres avec les pauvres. Souvent, on trouve les grandes familles entrant. »

Belmont a ses puissants : il faut voir le mausolée du juge Tessier... Il a ses chefs politiques : quatre premiers ministres et onze maires ; ses gens d'arts et de lettres, de Raoul Jobin à Arthur Buies en passant par François-Xavier Garneau. Il a aussi ses anonymes ; des stèles rappellent les filles-mères et les prisonnières dont les sœurs du Bon-Pasteur prenaient soin. Une autre remercie ceux qui ont fait don de leur corps à la science. À l'accueil, plus d'un visiteur s'enquière du « mont Obiou ». On les dirige entre deux stèles noires, là où une femme de pierre d'une blancheur éclatante pleure Odila Doré. Elle compte parmi les 50 Québécois morts en 1950 dans l'écrasement de l'avion abîmé sur le mont Obiou, en France, au retour d'un pèlerinage à Rome.

Mais pour la géographe, la vedette reste la canopée. « Quand Charles Baillairgé en a fait les plans, il a prévu un emplacement pour toutes les essences d'arbres. » Avec ses



Le premier crématorium canadien a été construit au cimetière Mont-Royal.

Source : Cimetière Mont-Royal

DES OUTILS POUR EXPLORER

Sur App Store et Google Play - gratuit

- Cimetière Mont-Royal : 70 points d'intérêt avec photos et capsules audio
- Cimetière Saint-Charles : carte interactive ; trois circuits proposés : Culture et religion, Commerçants et industriels, Personnages historiques
- Cimetière Notre-Dame-de-Belmont : carte interactive ; deux circuits : Maires et Premiers ministres

Un guide pour le Québec

Publié en 2012 par la fabrique de la paroisse Notre-Dame de Montréal, sous la direction de Mario Brodeur, le *Guide des cimetières du Québec* présente 1800 lieux classés par région administrative, avec cartes, photos et notices explicatives. Disponible au cimetière Notre-Dame-des-Neiges au coût de 25 \$. (N. Beaulieu)

Les cimetières-jardins de la Vieille Capitale

Depuis 2010, l'organisme Pierres mémorables organise chaque année des visites dans chacun des six cimetières-jardins de la ville de Québec (Saint-Charles, Saint-Sauveur, Notre-Dame-de-Belmont, Saint-Michel-de-Sillery, Mount Hermon et Saint-Patrick). Devant l'engouement du public pour le patrimoine historique et arboricole de ces lieux de sépulture, il vient de publier un dépliant sur le sujet. On y trouve une carte de localisation ainsi que de courts textes accompagnés de photos. Info : brigitte-garneau@hotmail.com. Quelques exemplaires sont disponibles sur demande au bureau de *Continuité*. (J. Ouellet)

vallons, ses courbes et ses ravins, Belmont tient davantage du jardin victorien que Saint-Charles, conçu par le même architecte. Comme il se doit, le paysage prend la forme d'une suite de tableaux, avec vues et perspectives, qu'on découvre par fragments. Des quatre ravins et ponts créés à l'origine, il reste bien peu cependant. « Avec le temps, les cimetières-jardins ont perdu de leur lustre. La machinerie endommage les végétaux, le vent use les pierres. Et réparer coûte cher ! »

Mount Hermon : coin de paradis

Des fêrus d'histoire et de généalogie nous guident dans Mount Hermon, le plus vieux des cimetières-jardins du pays. Un ingénieur américain, David Bates Douglass, a tiré ce coin de paradis d'une forêt dense de pins et de chênes. Si le temps a eu raison de la majorité des puissants chênes, Mount Hermon garde un charme fou. Parfait exemple, dit-on, du petit cimetière « rural ». Ici, le minéral s'intègre en toute harmonie au végétal. Chemins sinueux, pierres moussues, vue sur le Saint-Laurent, il y a tout pour séduire. Par moment, on se croirait sur les plaines d'Abraham. Il n'y a pas à s'en étonner car les cimetières-jardins ont inspiré l'aménagement des grands parcs urbains.

À l'ombre des feuillus, nous interrogeons les stèles. Voici John Gilmour, qui a donné son nom à la grande côte plus à l'est ; John T. Breakey, fondateur de Breakeyville ; William Price, bâtisseur du Saguenay—Lac-Saint-Jean ; George T. Davie, fondateur du chantier maritime de Lévis. John Simons ? Mais oui, c'est le fondateur de la Maison Simons ! Pas loin l'un de l'autre, Holt et... Renfrew. Nous repérons le monument des victimes de la tragédie de l'*Empress of Ireland* et une hélice à la mémoire d'aviateurs américains morts en 1942. Puis, l'imposant monument d'Henri-Gustave Joly de Lotbinière, premier ministre du Québec en 1878 et 1879, se dévoile.

L'un des aspects les plus séduisants de Mount Hermon tient à son caractère œcuménique. Les nombreuses croix - celtiques, latines, grecques ou tréflées - reflètent la diversité ethnique et religieuse des personnes inhumées. Nous prenons plaisir à scruter les monuments, souvent originaux, de

défunts nés ailleurs : Chinois, Coréens, Cambodgiens, Grecs ou Roumains. Également, de nombreux Inuits reposent ici : une stèle nous le rappelle.

Les jumeaux du mont Royal

Sur le site de voyage Trip Advisor, les deux cimetières établis sur le mont Royal, Notre-Dame-des-Neiges (catholique) et Mont-Royal (protestant), obtiennent une excellente cote. « D'une beauté incommensurable ! » écrit une touriste à propos du premier, le plus grand lieu de sépulture au Canada : 55 km de sentiers, 90 000 monuments, plus de 900 000 âmes. « N'a rien à envier au Père-Lachaise », déclare pour sa part un visiteur au sujet du second (200 000 âmes). D'autres commentateurs vantent ses arbres, ses routes sinueuses à flanc de montagne, ses œuvres d'art et sa quiétude.

Les jumeaux de la montagne offrent bien des similitudes. « Ils ont tous deux été influencés par le mouvement romantique qui a pris naissance à Paris pour se développer aux États-Unis, notamment en Nouvelle-Angleterre. Ce courant cherchait à donner un sens à la mort. Surtout la mort des bourgeois... », explique l'historien Brian Young, auteur d'un ouvrage sur le cimetière Mont-Royal. D'un côté comme de l'autre, les mieux nantis ont cherché les plus beaux endroits, accessibles et bien drainés, pour établir leurs dernières demeures dans le prolongement de leurs remarquables résidences.

Mais les jumeaux sont loin d'être identiques. Nés dans « des espaces idéologiques très différents », ils traduisent deux visions de la mort : attente du jugement dernier chez les catholiques, moment du cycle de la vie chez les protestants qui doivent par ailleurs composer avec diverses croyances. Plus que le clergé, l'élite protestante doit gérer les lieux avec ouverture. « Il y a peu de croix dans le cimetière Mont-Royal », fait remarquer Brian Young. Peu de croix, mais un crématorium ! Le tout premier au Canada. Il entre en fonction en 1902, financé par un magnat du tabac, Christopher Macdonald, et un brasseur de renom, J.H.R. Molson. Un prospère meunier, le sénateur Alexander Ogilvie, sera le premier incinéré.

Dans cette nécropole réputée pour ses somptueux mausolées familiaux résonnent bien des noms connus : McCord, McGill, Zellers, Birks, Redpath... Myriam Cloutier n'a donc que l'embarras du choix quand vient le temps d'organiser ses visites thématiques. Pour le 375^e de Montréal, la directrice des programmes du patrimoine au cimetière Mont-Royal a opté pour le thème des maires. Un de ses collègues, lui, fait la tournée des arbres – certaines espèces sont très rares – au printemps et à l'automne. Les ornithologues ont aussi leurs rendez-vous. « Les gens voyagent, ils vont voir des cimetières ailleurs. On a voulu leur offrir la même possibilité chez eux », affirme-t-elle.

Du côté de Notre-Dame-des-Neiges, le président de l'Écomusée de l'Au-Delà, Alain Tremblay, organise aussi des visites guidées. Cet été, 150^e oblige, il s'est attardé aux pères de la Confédération. Devant la sépulture de George-Étienne Cartier, il s'est plu à raconter les tiraillements entre les tenants du pouvoir civil et du pouvoir religieux. Un de ses personnages fétiches reste Joseph Guibord, honnête typographe



À l'été 2017, l'Écomusée de l'Au-Delà proposait une visite sur le thème des pères de la Confédération au cimetière Notre-Dame-des-Neiges. Elle comprenait notamment un arrêt au monument de Georges-Étienne Cartier.

Photo : Guillaume D. Cyr

rejeté de l'Église pour son appartenance à l'Institut canadien de Montréal.

Ceux qui ratent les visites d'Alain Tremblay peuvent toujours s'en remettre au guide Ulysse qui propose un parcours de 3,5 km. De la tombe d'Émile Nelligan, vous passez devant le caveau de la Famiglia Alfonso Rizzuto, vous allez jeter un coup d'œil sur l'Oratoire Saint-Joseph, puis venez saluer le peintre Jean-Paul Riopelle, le hockeyeur Maurice Richard, le maire Jean Drapeau et le tribun Pierre Bourgault.

« On peut lire l'histoire de Montréal dans ce cimetière, l'un des plus beaux au monde ! s'exclame Alain Tremblay. En fin de journée, avec les jeux de lumière et les points de vue incroyables sur l'Oratoire et le lac Saint-Louis, c'est à couper le souffle. » Après toutes ces années, l'homme n'a jamais fini de découvrir cet immense jardin qui recèle tant de coins où méditer en toute quiétude, protégé du soleil par les arbres. Il milite d'ailleurs en faveur d'une plus grande accessibilité pour les vivants aux lieux de sépulture. L'avenir du cimetière Notre-Dame-des-Neiges l'inquiète. Au rythme où le minéral s'impose au détriment du végétal, il prédit le pire : « On s'en va vers un désastre patrimonial ! »

Lieux de mémoire, les cimetières n'échappent pas à l'usure du temps qui grignote même les pierres. ♦

Nicole Beaulieu est une journaliste retraitée et passionnée de patrimoine.

Cartes mémoire

Voyager dans le temps, c'est possible, grâce aux cartes postales ! Des pièces de la collection Paquin donnent accès à plusieurs éléments disparus de Montréal dont une fresque de l'artiste Guido Nincheri.

LAURENT BUSSEAU

En 2014, le musée Pointe-à-Callière a acquis une imposante quantité de cartes postales consacrées à Montréal. Issues de la collection de l'historien montréalais Christian Paquin, les 20 000 pièces datent de 1871 à 2012. Elles représentent des rues et des quartiers, des espaces touristiques ou des bâtiments publics, dont plusieurs ont disparu du paysage actuel de la métropole.

L'ensemble offre un précieux fond d'archives sur la ville et représente un outil de recherche incontournable sur son évolution architecturale. Devant la destruction immobilière du patrimoine montréalais, la collection Paquin permet de recomposer l'histoire culturelle et artistique de la métropole.

Dessine-moi Montréal

Lorsqu'il commence sa collection, en 1974, Christian Paquin est conscient du potentiel de la carte postale comme objet de mémoire. L'homme s'intéresse à l'évolution de ce mode de communication né à Vienne, en Autriche, en 1869. À ce moment, la carte postale n'est qu'une forme de message rapide et concis, écrit sans verso, sans image et sans enveloppe.

Les pièces illustrées et colorisées apparaissent aux États-Unis en 1893, puis au Canada en 1898. Au début du XX^e siècle, la carte postale devient une photographie illustrant des lieux et des événements pu-

blics. Au Québec, elle immortalise aussi des monuments religieux. Le paysage urbain de Montréal s'y retrouve dès 1906 alors que l'atelier britannique James Valentine & Sons produit des photographies colorisées d'endroits comme le mont Royal, le parc Lafontaine, etc.

À partir de 1910, plusieurs compagnies d'édition locales se spécialisent dans la fabrication de cartes postales commerciales destinées à la clientèle des grands hôtels et des restaurants haut de gamme du centre-ville. Après la Première Guerre mondiale (1914-1918), les sujets iconographiques se transforment en outils promotionnels pour les commerces de restauration de la métropole.

Publicité ou œuvre d'art ?

Une partie de la collection Paquin appartient à cette catégorie. Datant entre 1920 et 1930, ces pièces mettent de l'avant des vues extérieures et intérieures de commerces localisés sur la rue Sainte-Catherine Ouest. Parmi elles se trouvent une douzaine de cartes publicitaires réalisées de 1923 à 1927 par la compagnie montréalaise Novelty Manufacturing and Art Co. Limited pour le restaurant-confiserie Venus Sweets, alors localisé au coin de la rue Peel (consultez magazinecontinuite.com pour voir plusieurs de ces cartes).

La série recompose les murales intérieures du luxueux établissement, conçues

et réalisées par l'artiste Guido Nincheri (1885-1973). D'origine italienne, formé à l'Académie des beaux-arts de Florence, ce maître-verrier et peintre décorateur montréalais est surtout reconnu au Québec pour son expertise de l'art religieux. Bien que moins connue, on lui doit aussi une large production profane.

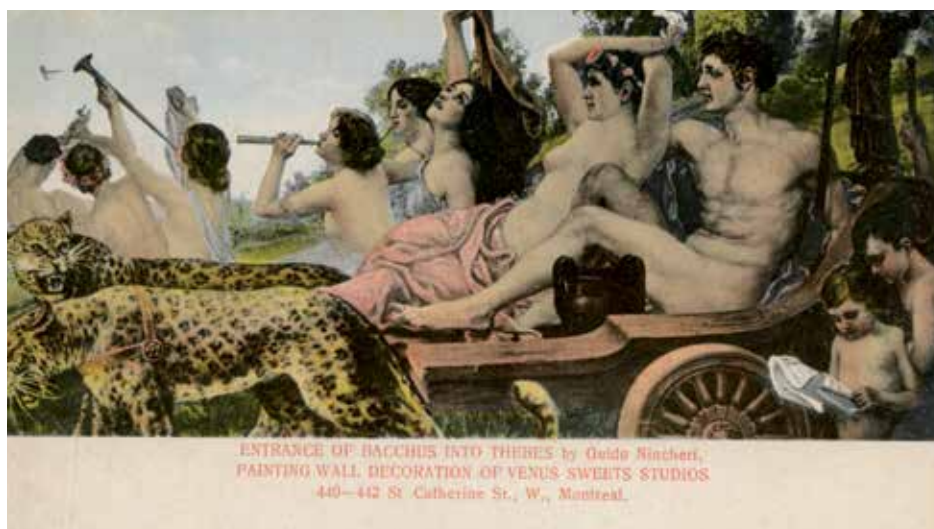
Entre 1921 et 1930, Nincheri reçoit plusieurs commandes, notamment de décoration pour des cinémas, comme celui du Belmont Theater. L'artiste réalise par ailleurs diverses peintures murales montrant une nudité féminine, dans des thèmes très particuliers de la mythologie gréco-romaine. Par exemple, il peint le mythe de Psyché dans les appartements privés de l'homme d'affaires Oscar Dufresne (1875-1936). Le Château Dufresne, devenu le Musée Dufresne-Nincheri, accueille désormais l'atelier du défunt maestro.

Plaisirs à la carte

Cela dit, durant cette décennie où Guido Nincheri remplit son carnet de commandes, l'Amérique du Nord connaît une nouvelle ère. En 1919, les ligues de tempérance américaines imposent la création du 18^e amendement de la Constitution, complété par le Volstead Act. C'est la prohibition, interdisant toute consommation et vente d'alcool aux États-Unis. Elle durera jusqu'en 1933. La société réagit en développant un penchant pour la liberté morale d'où l'avènement des années folles ou *the roaring twenties* en anglais.

Dès 1919, le Québec s'affirme anti-prohibitionniste, ce qui lui vaut, au Canada comme aux États-Unis, le surnom de «cloaque» de l'Amérique du Nord. En 1921, le gouvernement québécois de Louis-Alexandre Taschereau crée la Commission des liqueurs pour éviter la prohibition dans la province. Propulsée par ce contexte, la rue Sainte-Catherine Ouest devient une plaque tournante des plaisirs culturels et terrestres. Entre 1920 et 1925 apparaissent des cabarets de nuit avec orchestres jazz, charleston et fox-trot, de même qu'une foule de restaurants dansants.

Parallèlement, avec le cinéma muet hollywoodien, les femmes s'émancipent à l'image des actrices Mary Pickford (1892-1979), Joan Crawford (1904-1977) ou Louise Brooks (1906-1985). Les débuts du vedettariat entraînent la création à Montréal de vastes salles de cinéma, de type super-palace, qui



En haut, le bar à soda et à crème glacée du Venus Sweets avec, en toile de fond, un décor mural de Guido Nincheri. Cette œuvre orne la seconde carte postale, qui représente Bacchus sur son char.

Source : Pointe-à-Callière, Cité d'archéologie et d'histoire de Montréal, Fonds Christian Paquin

comptent en moyenne de 2000 à 2500 places. C'est dans ce mouvement social particulier que Nincheri conçoit ses murales pour le Venus Sweets.

Les dieux grecs à Montréal

Ouvert en 1922, le Venus Sweets se destine à une clientèle nocturne. Situé, comme sa publicité l'indique, « in Theatrical and Business District 440-442 St. Catherine St., W., Montreal », il se trouve à proximité des salles de cinéma, au cœur des activités récréatives. Restaurant et confiserie-chocolaterie de luxe, l'endroit possède, en plus d'une salle à manger, une salle de thé dansant. Dans un

style antique gréco-romain, agrémenté de touches modernes, le décor et le mobilier du Venus Sweets expriment l'état d'esprit des années folles.

Il en va de même pour l'œuvre picturale de Guido Nincheri. L'artiste y témoigne de l'émancipation des mœurs de la société montréalaise en s'inspirant de la mythologie gréco-romaine dont il possède une grande maîtrise. La faune mythique des nymphes, des centaures et des bacchantes, ces jeunes femmes aux mœurs débridées associées au culte orgiaque des Bacchanales, se trouve au centre de sa création.

Quand Nincheri célèbre Bacchus

La douzaine de cartes publicitaires de la collection Paquin correspond aux 12 panneaux qui composent les murales exposées à la clientèle du Venus Sweets. L'ensemble raconte différentes scènes de l'histoire et de la mythologie païenne du dieu Bacchus.

L'un des panneaux, situé au-dessus du comptoir des sodas et des crèmes glacées, représente le divin Bacchus sur son char tiré par deux panthères. Il illustre l'entrée triomphale du dieu du vin dans la cité grecque de Thèbes, entouré de nymphes musiciennes à demi-nues. On trouve aussi dans ce tableau un canthare, ce vase qui sert à boire le vin chez les Grecs antiques. La présence d'un objet associé à la consommation d'alcool rappelle que la vie nocturne montréalaise s'oppose au régime sec de la prohibition. Le même tableau comprend des représentations d'enfants qui lisent un phylactère. Ceux-ci personnifient les jeunes grecs qui, au V^e siècle avant J.-C., chantaient et récitaient de la poésie en l'honneur du dieu viticole.

Les nymphes présentes dans les murales de Nincheri servent aussi de miroir aux figures féminines contemporaines du peintre. D'une sensualité bien terrestre, elles sont drapées à l'antique, mais affichent des coupes de cheveux à la garçonne comme plusieurs stars hollywoodiennes. Nincheri adapte donc le mythe des Néréides à la sauce moderne. Reconnues pour leur grande beauté, les nymphes marines, nageuses lascives et sensuelles, symbole esthétique de la nudité des corps en mouvement, sont réinventées par l'artiste, en accord avec la mode du moment.

Ces quelques évocations en disent long sur la valeur incontournable des cartes postales. D'abord, elles portent la mémoire de lieux ou d'œuvres disparus. Puis, elles reconstituent des pans de la petite et de la grande histoire, celles de Montréal dans ce cas-ci, permettant de mieux les comprendre. Enfin, elles traduisent l'atmosphère de leur époque. N'est-ce pas que dans ce seul petit objet, témoin visuel, social et artistique du passé, se cachent beaucoup de pouvoirs? ♦

Laurent Busseau est historien consultant, conférencier et auteur.

Beyrouth

Construire en oubliant le passé

En mai dernier, Émilie Vézina-Doré, directrice générale d'Action patrimoine, a séjourné trois semaines au Liban. Elle y a découvert les enjeux nationaux liés à l'urbanisme et au patrimoine à l'occasion d'un cours offert conjointement par les programmes d'architecture de l'UQAM et de la Lebanese American University. Enseignements d'un pays où les témoins du passé ont la vie dure.

ÉMILIE VÉZINA-DORÉ

Compte tenu de son contexte géographique, démographique, économique et politique, le Liban constitue un laboratoire urbain d'une complexité inouïe. Situé au bord de la Méditerranée, le pays voisine la Syrie comme Israël et la Palestine. Sa capitale, Beyrouth, a principalement été construite dans les années 1950 et 1960. La région métropolitaine compte plus de 2 millions d'habitants, soit autant que l'île de Montréal, mais pour une superficie deux fois moindre.

Cela ne fait pas 30 ans que le pays est sorti d'une longue guerre civile. À ce jour, le ratio de la dette publique par rapport au PIB gravite autour de 140 %. C'est le troisième plus élevé au monde après celui du Japon et de la Grèce.

Au sortir de la guerre, le milliardaire et premier ministre Rafic Hariri a fondé la Société libanaise pour le développement et la reconstruction du centre-ville de Beyrouth, plus connue sous le nom de Solidere. On parle ici d'une société hybride publique-privée incorporée, dont les principaux actionnaires étaient des membres de la famille du chef d'État.

Tirant profit de son grand pouvoir d'achat et de son lien avec les autorités, la société a développé Beyrouth tel un royaume, en privatisant le centre-ville, en démolissant bon nombre de bâtiments historiques et

en créant une bulle immobilière qui a relégué les habitants d'origine à des banlieues lointaines. Un projet controversé parmi d'autres... Un centre commercial de luxe a remplacé les marchés traditionnels, qui étaient pourtant des lieux de rencontre bien vivants. On voit aujourd'hui des gens aisés se promener entre les boutiques Burberry et Hermès, dans un pays où près de 70 % des habitants vivent sous le seuil de la pauvreté et où on coupe encore l'électricité de 3 à 12 heures par jour.

La densification du territoire et les conflits d'intérêts auraient joué un plus grand rôle dans la disparition du patrimoine que la guerre civile. En effet, près de 70 % des 1200 demeures traditionnelles de la ville auraient été détruites entre 1995 et 2010. En découlent des situations aussi impressionnantes qu'irréelles, comme de perdre de vue un phare à travers les gratte-ciel ou de retrouver un bâtiment sur la dernière plage de sable de la ville.

Mobilisation grandissante

Pour comprendre la démolition systématique des bâtiments de valeur, il faut d'abord s'initier à la vision du patrimoine propre aux Libanais. Robert Saliba, professeur d'architecture et de design à la American University of Beirut, travaille à une théorie qui présente le design urbain d'après-guerre

comme le reflet de l'expérience libanaise. « Beyrouth ne se bat pas pour son identité historique. Nous n'avons que faire de la tradition. Beyrouth est fascinée par la modernité », formule-t-il. Et c'est ce qu'on retient du profil dense de cette ville pleine de contrastes : cet intérêt pour ce qui est nouveau, aux dépens des témoins du passé.

Mais la question du patrimoine dépasse l'attachement historique ; elle touche l'urbanisme, le design et le développement durable. À Beyrouth, le transport en commun est quasi absent et la congestion, omniprésente. On compte moins de un mètre carré d'espace vert par personne alors que l'Organisation mondiale de la santé recommande au moins neuf. Dans une ville d'une telle densité, le lien à la mer est essentiel. Or, on privatise les berges progressivement afin d'y construire des restaurants chics et des hôtels. Sans oublier les maisons traditionnelles qu'on détruit à vue d'œil pour les remplacer par des tours de dizaines d'étages. Et ce, au détriment de la qualité de vie des résidents.

En réaction à la privatisation des berges et à la disparition de cet héritage, le Fonds mondial pour les monuments et deux ONG libanaises ont organisé, en avril dernier, une campagne de mobilisation afin de sensibiliser la population au patrimoine culturel et naturel de Beyrouth. Au cœur



À Beyrouth, on se passionne pour ce qui est nouveau, aux dépens des témoins du passé. Ce phare perdu parmi les gratte-ciel en est un exemple.
Photos : Émilie Vézina-Doré

des efforts de sauvetage se trouvent la péninsule de Dalieh el-Raouché et le palais Heneine.

Il ne faut toutefois pas oublier que la conservation va de pair avec la politique, comme le rappelle le professeur Saliba. « Au Liban, tous les hommes politiques sont aussi promoteurs ou alliés à un promoteur. Nous ne connaissons pas la notion de conflit d'intérêts », renchérit le vice-président de Save Beirut Heritage, Antoine Atallah.

Des citoyens associés à ce mouvement ont signé une lettre ouverte dans le quotidien libanais *L'Orient-Le Jour*. « La situation du patrimoine à Beyrouth est en effet catastrophique : immobilier délirant, absence de Masterplan, loi du patrimoine obsolète qui peine à être remplacée par une loi moderne, bloquée par les politiciens... En conséquence, des bâtiments historiques démolis et des quartiers traditionnels défigurés », écrivent-ils en déplorant l'absence de vision d'ensemble.

Faillies légales

Dans le cadre d'une présentation, l'organisme beyrouthin Arab Center for Architecture rappelait que les textes de loi relatifs au patrimoine datent de 1933, époque du mandat français. Seules deux mesures y



L'hôtel Saint-Georges, conçu par Antoine Tabet, un des premiers architectes modernes de la région, a été ravagé durant la guerre et attend encore sa réouverture. Il fait l'objet d'une bataille judiciaire entre son propriétaire et Solidere, une société qui a développé le centre-ville de Beyrouth en démolissant plusieurs bâtiments historiques.

ont été ajoutées entre-temps. Depuis 1991, six projets de loi pour la conservation du patrimoine ont été proposés sans qu'aucun ne soit voté. En 1995, le ministre de la Culture a demandé d'inventorier environ 1000 maisons construites avant 1943 afin de les proposer au classement, mais cette initiative a été abandonnée. En 2008, l'État a modifié la loi pour élargir la notion de patrimoine,

sans toutefois donner de meilleure prise pour protéger les bâtiments d'intérêt.

À Beyrouth, plus on s'approche du centre-ville, plus il est permis de construire haut. Donc, les zones où se trouvent les plus vieux bâtiments sont aussi celles où on peut bâtir le plus haut et, par le fait même, celles où il est le plus avantageux d'ériger des constructions

Le travail acharné des urbanistes et activistes commence à porter ses fruits ; la preuve, les questions urbaines font désormais partie du débat public.



Cette section de la plage de Dalieh a été privatisée ; on a exproprié les pêcheurs, démoli leurs cabanes et clôturé le site. Malgré tout, les résidents continuent de s'y rendre. Une campagne de mobilisation a été organisée pour protéger les lieux.

neuves. La loi prévoit un recul pour l'implantation des nouveaux édifices, ce qui dénature la trame urbaine, avec les petites propriétés anciennes près de la rue et les grandes tours en retrait. Elle permet aussi de réunir un nombre illimité de terrains en un seul lot, ce qui modifie aussi la trame urbaine ancienne. C'est le cas de Sama Beirut, la plus haute tour du pays avec ses quelque 190 mètres, qui a été construite sur au moins 12 lots assemblés.

De plus, au Liban, la législation est appliquée de façon variable. Par exemple, la construction d'un bâtiment à même le

sable est en théorie illégale. Par contre, un permis a été délivré pour l'édification d'un immeuble sur la dernière plage publique de Beyrouth. C'est que les décrets gouvernementaux permettent des exceptions à la loi... De plus, certains édifices érigés illégalement n'ont donné lieu à aucune pénalité légale ou financière. Cette tolérance est assurément liée à la corruption.

Indissociables : urbanisme et politique

Les problèmes d'aménagement du territoire au Liban, plus précisément à Beyrouth,

diffèrent évidemment de ceux du Québec. Ces nations ont toutefois en commun le besoin de trouver un sain équilibre en matière de densification, de conserver une mixité sociale dans un contexte de spéculation foncière et de développer une vision globale aux orientations claires. Là-bas comme ici, l'aménagement du territoire s'avère indissociable de la politique. Car c'est la volonté des politiciens qui permet la mise en place des mécanismes de contrôle : loi sur le patrimoine actualisée, détermination des hauteurs constructibles, modulation des taxes foncières pour éviter l'inflation immobilière, encadrement de la construction en fonction des réels besoins de densification, protection et aménagement des espaces publics, etc.

Cependant, la réalité politique de cet État du Proche-Orient ne permet pas aux citoyens et aux experts de faire pression et d'exercer pleinement leur droit de vote en fonction de leurs intérêts et de leurs besoins. N'oublions pas que ce pays qui a connu la guerre civile n'a pas eu de président pendant deux ans ni d'élection législative depuis 2008. Il reste qu'un mouvement de citoyens engagés gagne du terrain. Le travail acharné des urbanistes et activistes commence à porter ses fruits ; la preuve, les questions urbaines font désormais partie du débat public. ♦

Émilie Vézina-Doré est directrice d'Action patrimoine.



CONSEIL DES
MÉTIRS D'ART
DU QUÉBEC

LE RÉSEAU DES ARTISANS PROFESSIONNELS EN ARCHITECTURE ET PATRIMOINE

Bureau de Québec : 418.694.0260 | Bureau de Montréal : 514.861.2787 | METIERSDART.CA



maisons traditionnelles
DES PATRIOTES
entrepreneur général inc.

Restauration, construction et réplique de maisons ancestrales

- maisons pièces sur pièces
- maisons de pierres
- bâtiments en poutres et poteaux
- toiture bardeaux de Cèdre
- finition intérieure et extérieure
- travaux de maçonnerie
- projet clé en main
- rallonge
- maisons hybrides
(maison neuve avec intégration de pièces ancestrales)



514-464-1444

www.maisonsdespatriotes.com



RBQ : 5595-2485-01



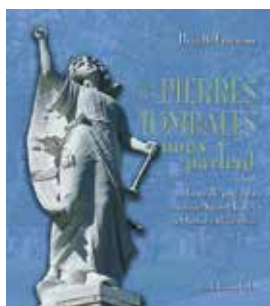
AFFLECKDELARIVA

Architecture • Restauration et conservation • Design urbain
T. 514.861.0133 • www.affleckdelariva.com

Publications

AUTOMNE 2017

ÉCRIT DANS LA PIERRE



Dans *Les pierres tombales nous parlent*, Brigitte Garneau s'intéresse à l'ancienne partie du cimetière Saint-Charles, à Québec, en adoptant le point de vue de l'anthropologie sociale, culturelle et religieuse. Créé en 1855, ce lieu de sépulture figure parmi les cimetières ruraux paysagés qui ont fait leur apparition au milieu du XIX^e siècle dans la

Vieille Capitale. Il s'agit du seul de ce genre en basse ville. C'est aussi le plus ancien, le plus peuplé et le plus vaste cimetière à forte majorité francophone de la municipalité. Au fil des pages, l'auteure nous présente le site ainsi que ses patrimoines arboricole, religieux et historique. Puis, elle se penche sur la variété architecturale de l'endroit, ses enclos familiaux et ses statues de même que sur l'espace qu'y occupent les enfants et les Chinois christianisés.

→ Éditions GID, 2017, 328 pages, 34,95 \$

OUVRAGE DE GÉNIE



Manic-5 : une histoire envoûtante a été publié par Hydro-Québec dans la foulée d'une nouvelle exposition permanente installée en 2016 au centre d'interprétation de ladite centrale et du barrage Daniel-Johnson. L'ouvrage lève le voile sur la construction, dans les années 1960, de ce haut lieu de l'ingénierie québécoise, qui constitue également un puissant symbole de

la Révolution tranquille. Rassemblant de nombreuses photographies d'archives en noir et blanc, ses pages révèlent les grandes étapes du chantier de cette infrastructure et la vie de ses travailleurs, en plus d'évoquer l'héritage culturel qu'elle représente pour notre société.

→ Hydro-Québec, 2015, 148 pages, 25 \$

PATRIMOINE SOUS LES PROJECTEURS

Que signifie le titre du livre *Le spectacle du patrimoine*? Selon Guillaume Ethier, directeur de la publication, il réfère à l'ensemble des signes qui indiquent la présence du patrimoine,



font rayonner sa connaissance, participent à la compréhension que nous en avons et concourent à démontrer sa valeur. Ici, neuf auteurs réfléchissent, tantôt en français, tantôt en anglais, sur la mise en spectacle du patrimoine urbain. Ils appuient leur propos sur des exemples concrets comme celui du Brésil. La présentation dans ce pays de la Coupe du monde de la FIFA et des Jeux olympiques a favorisé des campagnes de régénération

urbaine, passant du même coup sous silence d'importantes expropriations résidentielles. Les auteurs s'attardent à d'autres cas à travers le monde où ce sont parfois des citoyens qui ont eu recours à la mise en spectacle du patrimoine pour défendre un bien menacé.

→ Les Presses de l'Université du Québec, 2017, 226 pages, 30 \$

HÉRITAGE PLANÉTAIRE

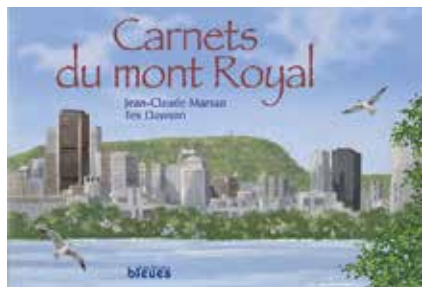


Dans *La Convention du patrimoine mondial*, Christina Cameron et Mechthild Rössler, deux spécialistes impliquées auprès du Comité du patrimoine mondial, analysent une des plus célèbres conventions de l'UNESCO. Adoptée à Paris en 1972, elle vise tous les pays du monde et, de ce fait, un héritage culturel et naturel d'une grande diversité. L'ouvrage se concentre sur l'évolution de cet accord entre 1972 à 2000 et traduit,

comme son sous-titre l'indique, la vision de ses pionniers. Les auteures donnent la parole à plusieurs acteurs de la convention afin de bien faire comprendre son histoire. Elles traitent aussi de sa création, de la procédure à suivre pour inscrire un site à la Liste du patrimoine mondial, de la constitution de la liste de 1978 à 2000, de la conservation des sites ainsi que des personnes impliquées. Après quoi, elles proposent un bilan du système du Patrimoine mondial pour la période couverte.

→ Les Presses de l'Université de Montréal, 2017, 226 pages, 30 \$

DE QUOI EN FAIRE UNE MONTAGNE

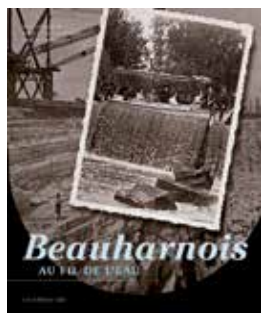


Carnets du mont Royal se penche sur cet arrondissement historique et naturel qui constitue un des principaux attraits de la métropole, en plus de lui avoir inspiré son nom. Des peintures à l'huile de Tex Dawson

y ponctuent les propos de l'architecte et urbaniste Jean-Claude Marsan. Après avoir expliqué la formation de cette colline montréalaise d'environ 8 kilomètres carrés et de 200 mètres de hauteur, l'auteur explore ses édifices patrimoniaux, ses deux cimetières d'importance historique nationale ainsi que son célèbre parc aménagé par Frederick Law Olmsted, le concepteur de Central Park à New York. Bref, l'album offre un tour géographique, historique, architectural et artistique de la montagne. On y apprend, par exemple, que l'ancêtre de l'actuel lac aux Castors a déjà hébergé ces rongeurs il y a 11 000 ans!

→ *Les Heures bleues*, 2017, 128 pages, 29,95 \$

RÉTROSPECTIVES PHOTOGRAPHIQUES

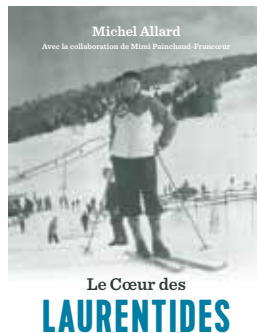


Deux titres viennent de paraître dans la collection 100 ans noir sur blanc aux Éditions GID. Chacun regroupe près de 180 photographies d'archives et raconte un coin du Québec de 1860 à 1960. *Carleton-sur-Mer* de Pascal Alain souligne le 250^e anniversaire de cette ville de Gaspésie. À l'arrivée de Cartier, l'endroit s'appelait Tlagatigetjig en micmac, ce qui signifie « lieu où j'habite » ou « lieu de campement ». Le navigateur française alors le nom, qui devient *Tracadieche*. Mais il faudra attendre 1767 pour que des Acadiens déportés s'y installent et y fondent un village. L'ouvrage rend hommage au quotidien de leurs descendants, notamment des travailleurs de la mer, de la terre et de la forêt. *Beauharnois* : au fil de l'eau de Marcel Labelle, Paul-Yvon Charlebois et Sylvain Daignault se penche, pour

sa part, sur cette ville de la Montérégie. L'album la présente comme un milieu de vie et un haut lieu de loisirs. Il s'attarde aussi sur la dimension religieuse et les infrastructures de Beauharnois, notamment sur la construction de la centrale hydroélectrique du même nom. Enfin, l'essai pose un regard sur l'agglomération à travers les yeux d'un important photographe du coin : Élie Gendron.

→ *Les Éditions GID*, 2017, 208 pages, 34,95 \$

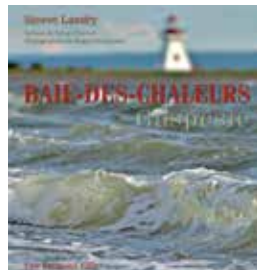
AU PAYS DE SÉRAPHIN



Rendue populaire par *Les belles histoires des pays d'en haut* de Claude-Henri Grignon, la région qu'on appelle « le cœur des Laurentides » se situe dans l'une des plus vieilles chaînes de montagnes du monde. Dans l'ouvrage qu'il lui consacre, Michel Allard fait découvrir l'histoire de ce territoire difficile d'accès au climat hostile. L'auteur s'intéresse d'abord aux premiers habitants des lieux, soit les Amérindiens, qui l'ont fréquenté pendant des millénaires. Puis, il raconte la période de l'exploitation forestière et le mouvement de colonisation agricole de ce coin de pays. Après quoi, il aborde la construction du chemin de fer et l'avènement des activités de villégiature.

→ *Septentrion*, 2017, 240 pages, 24,95 \$

UN AUTRE COIN DE LA GASPÉSIE



L'animateur de radio Steeve Landry, qui nous avait donné *Cap-Chat, Gaspésie : histoire et attraits touristiques* ainsi que *Le parc national de la Gaspésie* revient avec *Baie-des-Chaleurs : Gaspésie*. Illustré de photographies de Magali Deslauriers, l'ouvrage explore d'abord les lieux de manière générale (pêche au saumon, vie sous-marine, phares, naufrages, faune ailée, grandes marées, etc.). Il rappelle ensuite son histoire. Puis, chaque municipalité fait l'objet d'une courte présentation avant que l'auteur s'attarde sur un ou plusieurs de ses attraits.

→ *Les Éditions GID*, 2017, 180 pages, 39,95 \$

COUVERTS ET AU GRAND JOUR



Raymonde Proulx, retraitée de l'enseignement, vient de publier *Les ponts couverts : Abitibi-Témiscamingue et Nord-du-Québec* (Gérald Arbour, président de la défunte Société québécoise des ponts couverts, en signe la préface). Réalisé au terme de plusieurs années de recherche dans des centres d'archives, sur le Web et sur le terrain, le répertoire présente ces constructions de manière générale, avant d'inventorier les 18 qu'on trouve dans la région ciblée. L'auteure aborde leur architecture, leur origine, leur toponymie, etc. Plusieurs photos agrémentent le tout et une carte permet de les situer.

→ *Autoédition (info@raymondeproulx.com)*, 2017, 84 pages, 29,95 \$

Formation en patrimoine

Un avenir à bâtir

La chronique Point de mire reflète la position d'Action patrimoine dans certains dossiers chauds. Au moment de la rentrée scolaire, celle de l'automne revient sur la suspension du programme de maîtrise en conservation du patrimoine bâti de l'Université de Montréal. Les auteurs, trois membres de la relève dans ce domaine, s'invitent dans le débat et se questionnent sur l'avenir du patrimoine au Québec.

La marchandisation de l'éducation affecte plusieurs domaines d'études et établissements d'enseignement au Québec. Sous la pression des administrations universitaires, de plus en plus préoccupées par la rentabilité, les directions de faculté ou de programme sont appelées à revoir leur offre en matière de formation. Ce phénomène est à l'origine de restructurations, de coupes budgétaires et de réductions de la matière enseignée dans le milieu universitaire, notamment dans les disciplines qui génèrent moins de revenus, au profit de celles qui permettent de répondre aux objectifs financiers de l'établissement.

L'industrialisation du système d'éducation au Québec a récemment été dénoncée dans l'ouvrage *L'inéducation*, publié aux éditions Somme toute. L'auteure Joëlle Tremblay, philosophe et professeure au Cégep de Granby, dénonce les effets pervers du système utilisateur-payeur, qui transforme le système d'éducation en activité mercantile alors qu'il était auparavant considéré comme l'un des fondements de la société. Des formations qui accueillent un nombre réduit d'étudiants sont alors menacées de disparition, et ce, indépendamment de leur pertinence.

Avec ces préoccupations en tête, nous accueillons avec inquiétude la suspension du programme de maîtrise en conservation du patrimoine bâti de la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal, survenue

à la rentrée 2017. Dans un article publié dans *Le Devoir* du 25 août dernier, le directeur de l'École d'architecture, Jacques Lachapelle, a confirmé l'interruption, pour une durée indéterminée, du programme mis au monde en 1987 par Jean-Claude Marsan, architecte, urbaniste et auteur, alors qu'il était doyen de la Faculté de l'aménagement. Le directeur a évoqué des raisons budgétaires pour justifier cette décision.

Bien que cette maîtrise spécialisée accueille un nombre limité d'étudiants, soit environ une dizaine par cohorte, elle n'en est pas moins pertinente. Au contraire, il s'agit d'une formation multidisciplinaire dont la pertinence et la qualité sont reconnues. La nouvelle génération qui souhaite œuvrer en patrimoine aborde une discipline complexe, qui nécessite à la fois une grande connaissance générale et une maîtrise de concepts théoriques précis. Sans ce programme, qui est unique au Québec, comment est-il possible de maintenir une formation adaptée à ces considérations? Quel avenir pour notre relève en patrimoine, et aussi, quel avenir pour le patrimoine au Québec sans cette relève qualifiée?

Une discipline qui se complexifie

Dans un premier temps, il faut reconnaître que le cadre d'intervention dans le domaine du patrimoine bâti s'est enrichi, au cours des dernières années, d'une pa-

noplie d'outils développés par les villes et les gouvernements. À titre d'exemple, les villes sont nombreuses à se doter d'outils d'urbanisme qui touchent à cet enjeu. Un bon nombre de Programmes particuliers d'urbanisme (PPU) visent à régénérer des secteurs anciens dans lesquels se trouvent des lieux d'intérêt à mettre en valeur. Il en est de même des Plans d'implantation et d'intégration architecturale (PIIA), dont la pertinence et l'efficacité reposent sur la réalisation d'une étude de caractérisation du cadre bâti et des paysages existants sur le territoire. Plusieurs municipalités se dotent également de politiques du patrimoine et de plans d'action visant à mettre en valeur leur histoire et leur patrimoine par différents moyens.

Les deux paliers de gouvernement ont aussi développé leurs propres mécanismes en matière de protection et de mise en valeur du patrimoine. Au Québec, depuis 2012, la Loi sur le patrimoine culturel a créé de nouvelles catégories de classement et de désignation, tout en introduisant les plans de conservation dans la province. Le gouvernement fédéral a, quant à lui, ses propres dispositifs de reconnaissance des biens et des sites à préserver, qui s'appliquent selon des modalités différentes de ceux développés par le Québec.

Qu'elles concernent le niveau municipal, provincial ou fédéral, les situations auxquelles peuvent être confrontés les experts

en patrimoine sont donc variées et complexes. En ce sens, il est particulièrement important d'offrir une formation spécifique permettant, entre autres, de comprendre les différents outils, règlements et lois en vigueur.

Dans un deuxième temps, au-delà de la compréhension du cadre légal, des statuts de reconnaissance et des outils d'intervention, d'autres enjeux rendent essentiel de maintenir une formation en patrimoine pour la relève. Pensons à l'intégration grandissante du patrimoine aux questions liées à l'aménagement durable du territoire. Le transport actif et la densification, par exemple, se combinent désormais avec l'intégration du cadre bâti ancien dans le but de créer des milieux de vie de qualité au sein des collectivités.

Une pratique en évolution

L'émergence de nouvelles catégories de patrimoine participe également à l'évolution des pratiques. Les monuments historiques, maisons anciennes et autres édifices à caractère noble ou institutionnel constituent toujours une partie intégrante de notre héritage bâti. Cependant, l'intérêt grandissant pour les dimensions paysagères et immatérielles du patrimoine est appelé à modifier les façons de faire dans le domaine. Alors que l'enjeu principal était auparavant de préserver l'authenticité historique d'un bâtiment ou d'un lieu, rappelant en quelque sorte les principes de conservation d'un objet muséal, ces nouvelles préoccupations donnent au patrimoine un caractère vivant et évolutif qui implique de nouvelles méthodes de mise en valeur. Il faut désormais ancrer le patrimoine dans la vie quotidienne des gens.

L'évolution des pratiques fait en sorte, par ailleurs, que les intervenants appelés à œuvrer dans le domaine de la conservation sont beaucoup plus nombreux qu'auparavant. Aux architectes et aux historiens se sont ajoutés des experts issus, entre autres, de l'urbanisme, de l'architecture de paysage, du design et de plusieurs autres disciplines (archéologie, biologie, foresterie, etc.).

Il y a donc un besoin, plus réel que jamais, d'offrir une formation spécialisée en patrimoine qui mette de l'avant une approche multidisciplinaire. Les enjeux soulevés précédemment démontrent que le patrimoine est un domaine qui concerne



Illustration : Thaïla Khampo

aujourd'hui plusieurs échelles d'intervention. Il est important que la relève puisse acquérir ces connaissances de pointe. Une telle formation permet d'outiller les spécialistes afin de répondre adéquatement aux défis qui toucheront toutes les municipalités du Québec dans les prochaines années.

Dans ce domaine, le milieu universitaire demeure le meilleur endroit pour former la relève. La recherche qui s'y effectue, le partage des connaissances dans l'institution et les échanges entre experts de divers secteurs, tant à l'échelle nationale

qu'internationale, facilitent la diffusion des idées au sein d'un large réseau bien établi. L'université permet non seulement de dresser le portrait des nombreux moyens et techniques pour intervenir sur le patrimoine, mais aussi d'analyser les différentes approches conceptuelles, des plus anciennes aux plus actuelles. C'est surtout un des seuls endroits où on peut prendre le temps de se positionner de façon éclairée et critique par rapport aux diverses approches possibles d'intervention sur le bâti existant, de Viollet-le-Duc à Françoise Choay,

Or, quel est l'avenir du patrimoine bâti du Québec si les organismes et les institutions qui œuvrent chaque jour à sa connaissance et à sa sauvegarde sont privés d'une importante partie de leur relève, faute d'école pour la former ?

de la charte de Venise au mémorandum de Vienne.

Une maîtrise toujours pertinente

La maîtrise en conservation du patrimoine bâti de la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal permet de former des experts, capables de comprendre la complexité des enjeux en cause. En fait, il s'agit de l'un des deux seuls programmes universitaires au Québec qui soient axés spécifiquement sur la connaissance et la préservation du patrimoine bâti, l'autre étant le diplôme d'études supérieures spécialisées en architecture moderne et patrimoine de l'Université du Québec à Montréal. Les programmes d'urbanisme ou d'architecture, ainsi que d'autres disciplines en sciences humaines et en aménagement, traitent aussi de ce sujet. Toutefois, ils ne le font que dans le cadre de certains cours, souvent optionnels, ce qui ne permet pas d'aborder toute la complexité des notions liées au patrimoine.

La maîtrise en conservation du patrimoine bâti possède par ailleurs cette qualité remarquable de réunir des spécialistes issus de disciplines différentes; de l'architecture à l'urbanisme en passant par l'histoire de

l'art et la géographie, favorisant ainsi une approche multidisciplinaire enrichissante. Elle permet également, grâce à des séminaires, des ateliers et des stages, de découvrir les outils d'intervention sous différents angles, de façon théorique et appliquée, à la lumière des considérations les plus actuelles dans le domaine. On doit dès lors se demander où et comment les prochaines générations d'intervenants pourront se spécialiser en patrimoine.

La raison économique ou celle, qui lui est liée, du petit nombre de candidats ne nous semble donc pas suffisante pour justifier la suspension, pour une durée indéterminée, de ce programme à la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal. En imposant une simple logique comptable à l'université, le risque est de faire disparaître des cursus qui, même s'ils ne s'adressent qu'à un nombre restreint d'étudiants, ont un rôle important à jouer dans le développement des savoirs et la formation de la relève. En ce sens, garantir la pérennité d'une formation spécifiquement consacrée au patrimoine ainsi qu'aux enjeux actuels et futurs du domaine doit être une priorité. L'inverse revient à se priver d'une expertise de grande valeur. Cela remet aussi en ques-

tion notre capacité, en tant que société, à nous doter d'une relève capable de prendre en charge les enjeux complexes liés à l'évolution de notre environnement.

Or, quel est l'avenir du patrimoine bâti du Québec si les organismes et les institutions qui œuvrent chaque jour à sa connaissance et à sa sauvegarde sont privés d'une importante partie de leur relève, faute d'école pour la former? Au lieu de simplement suspendre ce programme, ne devrions-nous pas plutôt engager une réflexion collective afin de mieux le positionner et lui consacrer les ressources nécessaires pour répondre aux besoins des futurs intervenants dans le domaine? Nous pourrions ainsi contribuer à remettre le patrimoine au menu de nos priorités culturelles. ♦

Félix Rousseau, étudiant à la maîtrise en conservation du patrimoine bâti et stagiaire chez Action patrimoine, **Alexandre Petitpas**, agent Avis et prises de position, et **Émilie Vézina-Doré**, directrice générale de l'organisme

ACTION PATRIMOINE

Action patrimoine est un OBNL qui agit à l'échelle nationale pour protéger et mettre en valeur le patrimoine québécois. Depuis 1975, l'organisme poursuit sans relâche une mission de sensibilisation, de diffusion de la connaissance et de prise de position publique pour la sauvegarde du patrimoine bâti et des paysages culturels du Québec. Le contenu de la chronique Point de mire relève du comité Avis et prises de position, composé d'au moins cinq professionnels de l'aménagement du territoire qui se réunissent chaque mois.

CINÉMA PATRIMOINE LITTÉRATURE

Concours
3x35
ans

À l'occasion de leur 35^e anniversaire,
Ciné-Bulles, **Continuité** et **Nuit blanche**
s'associent pour tripler votre plaisir.

3 revues culturelles
à découvrir

5 trios d'abonnements
à gagner

35 ans de publication
à célébrer

PRÉPAREZ VOTRE BOÎTE AUX LETTRES !

Cinq gagnants remporteront un trio
d'abonnements d'un an

12 parutions au total, une valeur de 94 \$ par prix

Écrivez à revuecb@cinemasparalleles.qc.ca
en mentionnant dans l'objet : « Concours 3 x 35 ans »



Date limite de participation : 30 novembre 2017.

Une personne déjà abonnée verra la durée de son abonnement
prolongée d'un an. Offre valable pour les résidents du Canada seulement.

SOMMET NATIONAL DU PATRIMOINE BÂTI DU QUÉBEC

Ensemble pour
la mise en valeur
de notre territoire

1^{er} novembre 2017

Parc olympique de Montréal

sommetspatrimoinebati.ca

Organisateurs

ACTION
PATRIMOINE



Partenaires

